

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE MÉDECINE

Année 1922

THÈSE

N°

103

PRÉSENTÉE POUR

LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

(Mention Médecine)

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DE

L'INFLUENCE DU MORAL SUR LE PHYSIQUE

**Passions, Emotions et Volonté
en Médecine**

PAR

BOGDANOVITCH VLADISLAV

Président : Professeur, GILBERT

LIBRAIRE - ÉDITEUR
OLLIER-HENRY

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26. PARIS (VI^e Arr.)

1922

804

403

THÈSE
POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

304



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE MÉDECINE

Année 1922

THÈSE

N°

PRÉSENTÉE POUR

LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

(Mention Médecine)

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DE

L'INFLUENCE DU MORAL SUR LE PHYSIQUE

**Passions, Emotions et Volonté
en Médecine**

PAR

BOGDANOVITCH VLADISLAV



Président : Professeur, GILBERT

LIBRAIRE - ÉDITEUR

OLLIER-HENRY

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26, PARIS (VI^e Arr

1922

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen				M. ROGER
Professeurs				MM.
Anatomie.....				NICOLAS
Anatomie médico-chirurgicale.....				CUNEO
Physiologie.....				Charles RICHET
Physique médicale.....				André BROCA
Chimie organique et chimie générale.....				DESGREZ
Bactériologie.....				BEZANCON
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.....				BRUMPT
Pathologie et Thérapeutique générales.....				Marcel LABBE
Pathologie médicale.....				RENON
Pathologie chirurgicale.....				LEGÈNE
Anatomie pathologique.....				LETULLE
Histologie.....				PRENANT
Opérations et appareils.....				DUVAL
Pharmacologie et matière médicale.....				POUCHET
Thérapeutique.....				CARNOT
Hygiène.....				BERNARD
Médecine légale.....				BALTHASARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....				MÉNETHRIER
Pathologie expérimentale et comparée.....				ROGER
Clinique médicale.....				ACHARD
				WIDAL
				GILBERT
				CHAUFFARD
Hygiène et clinique de la première enfance.....				MARFAN
Clinique des maladies des enfants.....				NOBECOURT
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.....				DUPRE
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....				JEANSELME
Clinique des maladies du système nerveux.....				Pierre MARIE
Clinique des maladies contagieuses.....				TEISSIER
				DELBET
Clinique chirurgicale.....				LEJARS
				HARTMANN
				GOSSET
Clinique ophtalmologique.....				DE LA PERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires.....				LEGUEU
Clinique d'accouchements.....				BAR
				COUVELAIRE
Clinique gynécologique.....				RINDEAU
Clinique chirurgicale infantine.....				J.-L. FAURE
Clinique thérapeutique.....				Auguste BROCA
Clinique oto-rhino-laringologique.....				VAQUEZ
<i>Clinique procédémique</i>				SEBILÉAU
Agrégés en exercice				<i>Sergent</i>
MM.				
ABRAMI	DUVOIR	LANGLOIS	PHILIBERT	
ALGLAVE	FIESSINGER	LARDENOIS	RATHERY	
BASSET	GARNIER	LE LORIER	RETTERER	
BAUDOUIN	GOUGEROT	LEMIERRE	RIBIERRE	
BLANCHETIÈRE	GRÉGOIRE	LEQUEUX	RICHAUD	
BHANCA	GUENIOT	LEREBoullet	ROUSSY	
OAMUS	GUILLAIN	LERI	ROUVIERE	
CHAMPY	GUILLEMINOT	LEVY-SOLAL	SCHWARTZ	
CHEVASSU	HEITZ-BOYER	MATHIEU	TANON	
CHIRAY	JOYEUX	METZGER	TERRIEN	
CLERC	LABBE Renri	MOCOQUOT	TIFFENEAU	
DEBRE	LAIGNEL-LAVAS-	MULON	VILLARET	
DESMAREST	TINE	OKINCZYC		

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

PIEUX SOUVENIR A MON PERE

A MA MERE

Faible témoignage de piété
filiale, de ma profonde
affection et de ma reconnaissance.

A MES FRERES

A mon oncle MILOCH BOGDANOVITCH,

Professeur à la Faculté de Médecine de Belgrade

A LA MEMOIRE DE MES CAMARADES

Morts pendant la guerre

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR GILBERT,

*Professeur de Clinique Médicale à l'Hôtel Dieu,
Membre de l'Académie de Médecine,
Commandeur de la Légion d'Honneur.*

qui m'a fait le grand honneur d'accepter la présidence
de ma thèse

Hommage et profond respect

Au moment de terminer la vie d'étudiant, j'obéis beaucoup moins à la tradition qu'au sentiment de la reconnaissance en venant ici adresser mes plus sincères remerciements à tous les maîtres qui ont dirigé mes études médicales et m'ont aidé de leurs conseils.

Et d'abord mes maîtres dans les hôpitaux à Alger dont j'ai été l'élève. C'est dans le service du Doyen de la Faculté de Médecine que j'ai puisé des notions de chirurgie infantile, chez le Professeur Vincent l'éducation chirurgicale, chez le Professeur Ardin Delteil la médecine générale, chez le Professeur Montpellier les maladies vénériennes.

A Paris, c'est dans le service du professeur Léon Bernard que j'ai puisé des notions importantes sur la tuberculose et l'hygiène. Le professeur agrégé Lereboullet m'a appris les maladies du foie et des reins. Chez le professeur Bar j'ai appris l'art obstétrical. Le D^r Milian, médecin des hôpitaux de Paris, m'a donné l'éducation des maladies cutanées et syphilitiques avec une clarté, une originalité, des détails personnels.

Ce sont eux qui m'ont tracé la voie que j'avais à suivre et m'ont enseigné la médecine au lit des malades. Je leur exprime ici toute ma gratitude.

Je remercie tout particulièrement MM. le professeur Gilbert et le professeur Maurice Villaret qui m'ont perfectionné sur les maladies du foie e du tube digestif.

A Monsieur le professeur Marfan j'adresse mes remerciements pour l'aide qu'il m'a accordée pendant l'année où j'étais dans son service.

Je ne peux passer sous silence sans remercier le docteur Potel, médecin de la marine française, c'est lui qui m'a inspiré le dévouement et l'intérêt que l'on doit aux malades et qui m'a tracé la voie dans laquelle j'espère continuer à me diriger pour apporter aux malades un peu de soulagement moral dont ils ont besoin.

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

L'homme possède seul une âme faite pour commander à ses organes : il a reçu une capacité d'intelligence qui lui permet de rapprocher ses idées, de les comparer entre elles et d'en tirer des conséquences qui, elles-mêmes, peuvent servir de base à d'autres raisonnements capables de l'élever.

La puissance des opérations intellectuelles et des passions sur les divers organes et sur les diverses fonctions du corps humain est incontestable.

« C'est une chose certaine que le corps s'altère et se change quand l'âme s'émeut et que celle-ci ne fait presque l'action qu'elle ne lui imprime les marques. »

L'influence du calme de l'âme sur le physique est un fait général. Les exemples le confirment chaque jour et tout homme qui sait s'observer en retrouve les preuves en soi-même.

Le calme considéré sous le double point de vue physiologique et philosophique est l'équilibre résultant des

forces morales et physiques. Il est un balancement doux et harmonieux qui contribue au bonheur de l'homme. « Pour le corps c'est la santé, pour l'âme c'est la vertu, pour l'esprit c'est la raison. » Au-dessus et au-dessous du calme commencent la maladie, la passion, la folie. »

Procurer le calme moral c'est déjà quelque chose, c'est la première condition pour rassurer la foi, l'espérance.

La nature semble en effet avoir attaché un sentiment délectable aux émotions qui résultent des vœux que nous formons quand un grand espoir les accompagne.

L'homme, en effet, est le seul des êtres vivants qui soit heureux par ses espérances, qui les pleure quand il les a perdues, il est le seul qui s'enivre de joie en songeant aux causes que pourraient réaliser la possession d'un objet désiré. Il suffit qu'il soit probable qu'un bien lui arrive pour que son esprit s'attache à ce bien, pour que son imagination se plaise à embellir tous les avantages qui en proviennent.

Ainsi donc notre âme se complait dans la poursuite du bien. C'est toujours dans l'avenir que nous posons le but de nos jouissances.

L'espérance met en jeu tous les ressorts du système sensible, elle entretient dans le sang une douce et vivifiante chaleur. C'est l'affection la plus favorable à l'équilibre, à l'harmonie des fonctions humaines.

Elle donne des émotions dont le cœur est avide, parce que l'âme chérit tout ce qui la met agréablement en action.

L'homme est presque toujours en face du bien qu'il

espère et du mal qu'il redoute. Les sentiments les plus contraires s'entremêlent, pour ainsi dire, dans son économie morale ; et tous les accidents heureux et malheureux viennent successivement imprimer leur teinte sur les mouvements de son âme.

L'espérance en la guérison est d'autant plus grande chez les malades que le médecin leur imprime plus de confiance et d'encouragement.

Ainsi voyons-nous tous les jours des affections graves et rebelles qui doivent en grande partie leur terminaison heureuse à l'espoir qu'on a habilement fait naître, car l'espérance crée l'idée fixe, la concentration mentale.

L'imagination influe sur les espérances. Les hommes les plus grossiers et les plus crédules parlent eux-mêmes des effets de l'imagination sur les divers organes et sur les diverses fonctions du corps vivant, s'ils en sont plus souvent que d'autres les jouets et les victimes, ils savent du moins parfois les observer et les reconnaître chez d'autres.

L'imagination, en effet, ne se borne pas comme la mémoire à tenir registre des impressions reçues, elle les reproduit en les colorant, elle les combine à l'infini, et pour peu que son développement soit hors de proportion avec celui des autres facultés intellectuelles, elle nous trompe sur la valeur réelle des choses, fausse tout à fait notre jugement, jette notre esprit dans le vague et, nous abusant par des craintes ou des espérances chimériques, nous pousse aux actes les plus déraisonnables. C'est en grossissant, en dénaturant les objets que l'ima-

gination enfante ces terreurs, ces paniques, ou qu'elle fait apparaître l'effroi dans les esprits faibles et crédules. Ainsi, sous l'influence d'une imagination trop active et qu'on n'aurait pas le soin de régler, les individus se montreraient fort exaltés dans leurs sentiments. Pour des esprits inquiets et méfiants, elle est le plus grand des maux, elle les mine.

L'imagination est souvent la cause des mouvements désordonnés de l'âme, qui sont aussi funestes que ceux du corps.

Mille faits prouvent tous les jours le rôle de l'imagination dans nos passions comme dans nos maladies, car elle influe particulièrement sur les craintes et sur les espérances, en augmentant les probabilités des biens et des maux de la vie.

Chez un malade son effet est d'autant plus grand qu'il a plus de calme dans l'âme, qu'il fait plus d'efforts de la volonté tendue vers l'idée de la guérison suggérée par des impressions psychiques. En orientant les forces intérieures vers la représentation du bien être on facilitera et hâtera le retour à l'état normal, car toute imagination renferme en elle-même un commencement de réalisation, elle est un commencement d'action.

* * *

Après ces remarques, on ne doit pas être surpris que les passions, les émotions et la volonté aient une très grande influence sur le physique. Elles réunissent toutes

les conditions pour que cette action soit la plus puissante et la plus étendue de toutes. Or, c'est là ce que nous devons entendre par l'influence du moral sur le physique.

Nous nous sommes efforcés de traiter de notre mieux possible un sujet qui par bien des points n'en reste pas moins obscur.

Sa première partie parle des passions en général et se termine par quelques passions particulièrement intéressantes.

Dans sa deuxième partie c'est un bref exposé des émotions.

Dans sa troisième partie on trouvera quelques mots sur la volonté.

En terminant ce sujet nous en viendrons à conclure que la médecine morale joue un grand rôle dans les modifications de nos passions, de nos émotions et dans certains états maladifs ; et nous ajouterons que le médecin ne doit pas se contenter d'être un artiste sans âme, habile à faire taire la douleur physique mais qu'il doit être capable de guérir les souffrances morales.

PREMIERE PARTIE

LES PASSIONS

CHAPITRE PREMIER

DÉFINITION DES PASSIONS

Nos besoins et division des passions

Qui dit passion, dit souffrance. Dans le sens étymologique grec le mot *πῖσις* signifie la souffrance. Dans le sens le plus étendu ce mot désigne l'état de l'âme qui sent en soi certaines impressions plus ou moins vives, accompagnées de certaines tendances plus ou moins énergiques à agir d'après ces mêmes impressions. Au point de vue physiologique deux sortes de causes peuvent produire ces impressions : les causes externes et les causes internes ; les unes agissent d'abord sur la périphérie du corps ; les autres, au contraire, ayant le centre de l'organisme pour point de départ de leur action. Dans les deux cas, ces impressions produisent sur le cerveau une sorte d'ébranlement qu'il transmet aussitôt à tous les

points de l'économie, à l'aide de nombreux conducteurs appelés nerfs.

L'étymologie latine exprime une idée de la passivité. Les passions disent les uns ne sont nommées parce que l'homme ne les donne pas, mais qu'il les subit, qu'elles lui viennent du dehors, qu'il est soumis à leur action, qu'il est esclave de leurs exigences, qu'il y est passif.

Bergier appelle passion les inclinations ou les penchants de la nature poussés à l'excès, parce que leurs mouvements ne sont pas volontaires : l'homme est purement passif lorsqu'il les éprouve ; il n'est actif que quand il y consent ou qu'il les réprime.

Tenon, chef de l'école stoïcienne, a dit : « La passion est un trouble d'esprit contre nature, qui détourne la raison de sa voie. »

Gallien, d'après les idées d'Hippocrate et de Platon, examine les passions dans leur essence, dans leurs causes et dans leurs effets, tout ensemble ; selon lui, les passions sont des mouvements contre nature de l'âme qui ne raisonne pas. Elles proviennent toutes d'un désir rassasié, et font sortir le corps de l'état de santé.

« J'appelle passion, dit Malebranche, toutes les émotions que l'âme ressent naturellement à l'occasion des mouvements extraordinaires des esprits animaux et du sang. »

Descartes envisage les passions par le côté purement physiologique et les considère comme des mouvements produits par les esprits vitaux émanés de la glande pinéale

et qui viennent diversement agiter toutes les parties du corps humain.

D'après Bossuet, les passions sont des mouvements de l'âme, qui touchée du plaisir ou de la douleur ressentis ou imaginés dans un objet, le poursuit ou s'en éloigne.

En effet, écrit Descuret, le plaisir nous émeut agréablement : nous nous portons vers lui ; la douleur produit sur nous un effet contraire : nous la fuyons. Cette attraction et cette répulsion ont été appelées mouvements de l'âme, pour indiquer que, dans son amour et dans son aversion, l'âme s'unit avec les objets ou s'en sépare, de même que le corps s'en approche ou s'en éloigne.

Gall et Spurzheim distinguent l'affection et la passion. Selon eux, le premier de ces noms doit s'appliquer uniquement aux modifications que présentent les facultés et le second à l'excès de leur activité. Ainsi l'affection ne serait qu'un mode de qualité, la passion qu'un mode de quantité.

D'autres écrivains, ajoute Descuret, confondent les affections et les passions. La plupart, cependant, ont réservé le nom d'affection aux sentiments en quelque sorte passifs, tels que la tristesse, le chagrin, la crainte ; et ils ont seulement qualifié de passions les sentiments éminemment actifs tels que l'amour, la haine, la colère, l'ambition.

Qui dit passion dit quelque chose de souffert par l'âme ; d'où il suivrait que toute impression sentie serait une passion.

Toutes nos passions, dit Rousseau, sont bonnes quand

on en reste maître, toutes sont mauvaises quand on s'y laisse assujettir.

L'homme est un être essentiellement actif, sollicité à l'action tantôt par des impulsions intérieures, tantôt par des impressions venues du dehors et transmises à l'âme par les sens.

De ses impulsions et de ses impressions résultent pour lui des besoins nombreux, mobiles de tous ses actes. L'animal et l'enfant obéissent immédiatement à la stimulation du besoin, l'homme n'agit, ne satisfait ce besoin qu'après avoir jugé s'il peut ou s'il doit le satisfaire. L'homme est donc conduit par deux guides, le besoin et la raison : l'un qui le sollicite et le pousse, l'autre qui l'éclaire et le retient. Aussi la vie humaine est une lutte presque continuelle entre le devoir et le besoin.

Le besoin est une sorte de voix intérieure réclamant une satisfaction.

Tout être organisé a des besoins. Toutes les fois que nos appareils sont aptes à fonctionner, nous en sommes avertis par une certaine sensation qui n'est autre chose que le besoin.

Nous avons tous, les uns plus, les autres moins, des besoins normaux qui résultent du fonctionnement régulier de nos organes.

Une fois ces besoins vivement ressentis, ils éveillent en nous un désir d'une grande violence. Le désir amène la volonté et la volonté la passion. Ainsi, toute tyrannie de nos besoins fait naître la passion.

Descuret appelle passion des besoins déréglés qui, en

général, commencent par nous séduire et finissent par nous tyranniser.

Renda, dans son ouvrage *Le passionné* dit : « Les passions sont des équivalents psychopathiques. »

« Les passions sont, écrit-il, pour les psychopathies ce que les équivalents psychiques sont pour l'épilepsie. Elle sont des préludes ou des substituts soit dans l'individu, soit dans le processus héréditaire des formes morbides classiques ; elles en présentent les formes atténuées et ont toutefois la même issue. »

M. Ribot incline personnellement vers la thèse pathologique. D'après lui, passion et folie paraissent taillées dans la même étoffe. Il n'y a aucun caractère spécifique qui permette de distinguer toujours et sûrement le passionné de l'aliéné.

M. Ribot a très fortement établi que la passion occupe dans l'ordre affectif la place dévolue à l'idée fixe dans l'ordre intellectuel. Elle rompt l'équilibre des inclinations en dirigeant toute l'énergie vers un même point.

Antonin Eymieu définit la passion d'une façon précise. D'après lui, la passion est un état affectif oscillant du désir au sentiment ou à l'émotion et réciproquement à l'état violent et chronique.

Il écrit aussi dans : *Le gouvernement de soi-même* : « La passion est donc un phénomène psychologique qui, amorcé par un désir quelconque de l'esprit ou des sens remonte au sommet de l'esprit par l'idée fixe, s'y maintient en permanence, s'y développe et s'y enrichit aux dépens de toutes les autres idées ; puis descend de là

comme une avalanche dans l'organisme, s'agglomérant avec toutes les énergies affectives et balayant tous les obstacles sur son passage. »

La passion est donc l'œuvre souvent frivole de l'homme, un équivalent affectif de l'attention et de la volonté stable ; elle est donc une rupture dans la vie normale. Elle est un état anormal sinon pathologique, une « excroissance, un parasitisme ».

* * *

Epicure reconnaissait trois passions : la joie, la douleur et le désir.

Les stoïciens quatre : le désir, la joie, la tristesse et la crainte, saint Thomas d'Aquin en reconnaissait onze : l'amour, la haine, le désir, l'aversion, la douleur l'espérance, le désespoir, la crainte, l'audace et la colère.

Descartes reconnaissait six passions primitives : l'admiration, l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse.

Bossuet, après Saint Augustin, pensa que toutes les passions se réduisaient à une seule : l'amour. « Ainsi, disait-il, la haine que l'homme a pour quelque objet ne vient que de l'amour qu'il a pour un autre ; le désir n'est qu'un amour qui s'étend au bien qu'il n'a pas, comme la joie est un amour qui s'attache au bien qu'il a ; l'audace est un amour qui entreprend ce qu'il y a de plus difficile pour posséder l'objet aimé ; l'espérance est un amour qui se flatte de posséder cet objet et le désespoir est un amour

désolé de s'en voir privé à jamais ; la colère est un amour irrité de ce qu'on veut lui ôter son bien et qui s'efforce de le défendre, enfin ôtez l'amour, il n'y a plus de passions, et posez l'amour, vous les faites renaître toutes. »

Saint-Augustin avait dit : « Le désir est la course de l'amour, la crainte est sa fuite, la douleur est son tourment et la joie son repos. »

D'après de la Chambre, premier médecin de Louis XIII, les passions soit qu'elles s'élèvent dans la volonté ou appétit intellectuel, soit qu'elles se forment dans l'appétit sensitif, peuvent être divisées en simples et en mixtes. Simples au nombre de onze : l'amour et la haine, le désir et l'aversion, le plaisir et la douleur, l'espérance et le désespoir, la hardiesse et la crainte, enfin la colère ; les mixtes sont la honte, l'impudence, la pitié, l'indignation, l'ennui, l'émulation, la jalousie, le repentir, et l'étonnement.

La Rochefoucault et Helvetius synthétisaient toutes les passions dans l'amour-propre, l'amour de soi, l'intérêt personnel.

Le physiologiste Magendie distinguait des passions animales et des passions sociales.

Scipion Pinel admettait des passions viscérales et des passions cérébrales.

Dans son hygiène morale, Casimir Broussais avait classé des passions en trois groupes : elles étaient animales, sociales et intellectuelles.

Charles Fournier distinguait douze passions, cinq sen-

sitives, quatre spirituelles, qui forment la chaîne de tous les liens sociaux.

En envisageant l'influence des passions sur l'organisme on les distingue en agréables et pénibles.

Toutes les passions humaines peuvent se rapporter soit à des besoins animaux, soit à des besoins sociaux, soit à des besoins intellectuels.

Mais l'homme ne vit pas seulement de la vie présente, il a besoin de croire à un monde meilleur, et il s'y transporte sur l'aile de l'espérance.

CHAPITRE II

CAUSES DES PASSIONS

Les causes qui favorisent ou déterminent le développement des passions sont nombreuses. La constitution physiologique, le tempérament et le caractère de l'homme sont modifiés par la double atmosphère physique et morale dont il est environné. L'homme est influencé par le fonctionnement de ses organes et par le milieu qui l'environne. Mais il est rare qu'une cause agissant isolément soit suffisante pour faire naître une passion. Il faut presque toujours l'influence convergente de plusieurs causes pour arriver à ce résultat.

INFLUENCE DE L'ÂGE

L'âge joue un grand rôle dans le développement des passions humaines. Personne ne le conteste.

Le poète a bien dit :

Le temps qui change tout, change aussi nos humeurs,
« Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs. »

L'enfant est gourmand, le jeune homme est amoureux,
l'homme mûr est ambitieux, le vieillard est avare.

INFLUENCE DU SEXE

Le sexe joue aussi un rôle dans les passions. Son influence sur les passions est variable chez l'homme et chez la femme.

La différence dans la constitution répond exactement à celle que l'on trouve dans les attributs moraux des deux sexes. La femme supporte mieux la douleur. Elle s'accoutume plus aisément à la douleur que l'homme, mais l'homme résiste mieux à la fatigue que la femme. L'homme vit bien plus souvent sous l'influence de son cerveau et par conséquent de sa volonté, la femme sous l'influence du système nerveux ganglionnaire, c'est-à-dire sous la prédominance du sentiment.

Quoique l'homme et la femme diffèrent autant au moral qu'au physique, cette différence n'est guère sensible pendant les dix premières années de la vie.

INFLUENCE DE LA CONSTITUTION PHYSIQUE

A chaque constitution physique paraissent correspondre des prédispositions morales et une forme de l'esprit particulière.

MM. Chaillon et Mac Auliffe ont rattaché tous les êtres humains à quatre types principaux : le type respiratoire, le type digestif, le type musculaire, le type cérébral.

Le type respiratoire est caractérisé par le développement thoracique. On le rencontre principalement chez les peuples nomades, et chez les montagnards.

Le type digestif se caractérise par la prédominance de la région abdominale et par l'importance que les lèvres, la bouche et le menton prennent dans la face. Chez certains hommes, la prédominance des fonctions digestives est indiscutable. Les nuances que présente leur moral ne sont pas moins tranchées.

Le type musculaire est le plus répandu. Les sports et tous les exercices physiques le réalisent.

Le type cérébral est caractérisé par les membres courts, la taille petite, le front vaste et parfois proéminent. On le rencontre rarement seul, il est surtout associé au type digestif.

L'homme est sans cesse modifié par tout ce qui l'environne. Sa constitution physique et morale ne reste presque jamais longtemps la même. Bien plus, elle peut subir une entière métamorphose.

INFLUENCE DES SAISONS ET DES CLIMATS

L'influence des saisons et des climats s'exerce sur tous les êtres vivants.

L'influence du climat, de la température atmosphérique, des saisons sur le caractère et les passions des

hommes contribue puissamment à déterminer la constitution physique et morale des différents peuples.

Le climat harmonise notre état moral et physique. Il harmonise les éléments ethniques les plus divers.

L'influence des saisons est analogue à celle des climats. L'action des saisons se fait sentir de la manière la plus directe sur les êtres vivants. Chaque période d'années imprime une modification à la disposition générale, à l'humeur, au mouvement de l'esprit. On change avec le temps. On est plus ouvert, plus actif, plus gai, plus bienveillant au printemps ; il y a alors dans l'homme et dans la nature un excès de vie qui déborde. L'hiver produit l'effet contraire : il resserre le cœur, il obscurcit l'esprit comme il durcit le corps. Tout se ferme en nous et hors de nous ; on devient plus concentré, plus triste ; on se replie sur soi-même ; on s'enveloppe dans sa réflexion. L'automne rend aux âmes de la fraîcheur et du calme ; il les dispose au repos par une tristesse qui n'est pas sans charmes.

Enfin le changement de la température produit par le mouvement diurne des astres, affecte aussi l'état moral. On est autrement disposé le matin que le soir. Il y a dans le jour naissant et croissant une stimulation qui pousse au dehors et rend plus vif, plus actif, plus entreprenant.

Les variations atmosphériques affectent brusquement le système nerveux, troublent singulièrement notre état moral.

Ainsi, le climat, la température atmosphérique, les saisons influencent notre état moral et physique.

INFLUENCE DE L'HEREDITE

A notre naissance nos penchants innés sont contenus dans l'âme. Il y a là un phénomène héréditaire.

Un être vivant est l'aboutissant d'un long antécédent, d'une longue succession d'événements, de siècles et de formes. Son caractère est l'ouvrage de ses antécédents. Les enfants sont prédisposés presque aux mêmes passions que leurs parents.

Ainsi on peut dire que l'hérédité influence le développement des passions. Seulement les tendances léguées par les pères et transmises aux fils font partie du vaste domaine de l'inconscient.

INFLUENCE DES MALADIES SUR LES PASSIONS

« L'influence des maladies sur le moral se lie tout naturellement à celles des constitutions, qui elles-mêmes sont déjà une prédisposition à des maladies en quelque sorte déterminées. »

L'état le plus habituel de l'âme, le caractère, se trouve être l'expression morale de l'ensemble de l'organisation de l'homme.

« En vertu de la solidarité de l'âme et du corps, notre caractère se trouve jusqu'à un certain point sous la dépendance de notre constitution, de même qu'il est influencé d'une manière plus ou moins fâcheuse par la maladie. »

L'état de maladie influence diversement le caractère de

l'individu. Les modifications morales apportées par les maladies varient suivant que celles-ci son aiguës ou chroniques : Au début des affections aiguës des modifications surviennent dans le moral du malade. Paresse, tristesse vague, l'ennui, le découragement sont généralement les signes précurseurs de ces modifications.

Les maladies chroniques rendent les malades inquiets, sombres, taciturnes, irascibles et égoïstes.

« Combien de fois des praticiens ne sont-ils pas étonnés de la persistance de certains symptômes malgré le régime le plus convenable et le mieux observé. Eh bien ! la plupart du temps, l'obstacle à la guérison provient d'une funeste agitation de l'esprit. »

Desruelles a dit : « Il faut que la pensée même se purifie pour que le corps se dépouille entièrement de la souillure qu'il a contractée. »

« Qu'est donc merveilleuse la solidarité de l'âme et du corps, et qu'il faudrait être aveugle pour nier son existence ! A-t-on eu le courage de triompher d'une passion violente, vient-on de faire quelque action vraiment vertueuse, aussitôt la conscience satisfaite verse en nous un sentiment de bien-être, un calme délicieux propre à favoriser l'équilibre de nos fonctions. » Descuret .

INFLUENCE DE LA POSITION SOCIALE ET DE LA PROFESSION

La position sociale et la profession influent directement sur nos passions.

Seulement l'influence de la position sociale sur notre caractère et sur nos déterminations morales est moindre que celle qui résulte de nos occupations quotidiennes.

La profession influe sur la mentalité.

L'influence du milieu social et du genre de vie sur l'éclosion et sur le développement des passions humaines est indéniable.

La fréquentation habituelle de la société rend, sans aucun doute, l'homme plus gai, plus poli, plus aimable ; elle donne aussi à l'esprit et au corps plus de grâce et plus de souplesse.

La vie de famille fait l'homme plus robuste, plus rangé, plus moral et surtout moins égoïste.

CHAPITRE III

ÉVOLUTION DES PASSIONS

Les passions et les mélodies sont des sœurs étroitement unies ; elles naissent, marchent et finissent de la même manière.

Les passions ne se développent pas toujours avec violence et rapidité. Elles ne peuvent se faire en un instant : elles exigent la fixité et le temps. Il paraît qu'elles se forment par une action lente. Suivant l'expression des pathologistes, leur début est lent et insidieux.

Les Grecs exprimaient par le mot *προπάθεια* avant passion, l'état moral dans lequel le désir sollicite doucement l'âme dont il cherche à se rendre maître. C'est le moment où la raison peut et doit examiner attentivement si le désir est louable ou non, et s'il n'y a pas plus d'avantages à le chasser qu'à le satisfaire.

Le développement des passions varie suivant l'individu

et suivant la nature de chaque passion. Par exemple, l'ambition n'évolue pas comme l'amour, ni la colère comme l'avarice, ni le fanatisme politique comme la gourmandise.

Il existe entre la marche des passions et l'évolution des maladies organiques des analogies qui nous frappent. Les passions et les maladies se présentent à l'état aigu ou à l'état chronique. Une maladie aiguë ne peut devenir chronique que par des pertes, additions, changements et transformations d'état, elle est très souvent sujette à une remarquable périodicité. La passion se présente soit à l'état aigu, soit à l'état chronique, remonte fréquemment de l'état chronique à l'état aigu ou bien disparaît tout en restant sujette à une sorte de périodicité sur laquelle les médecins ne semblent pas avoir assez arrêté leur attention. L'âge et le sexe, la constitution, le tempérament et le caractère, le climat et la nourriture, l'hérédité et l'atmosphère physique et morale dont nous sommes environnés influent nettement sur la durée et l'intensité, la fougue de leurs manifestations.

Généralement parlant, la colère est une sorte de délire aigu, tandis que la haine est une véritable affection chronique dont le dénouement, la crise la plus ordinaire, est un acte de vengeance. La jalousie et l'envie, passions des âmes faibles, ont une marche primitivement chronique, elles consomment littéralement leurs victimes. L'amour est une fièvre ardente qui a ses redoublements, ses transports, ses fureurs. L'ambition est une fièvre tenace dont la marche insidieuse et les paroxysmes irrè-

guliers tuent au milieu de l'espérance. L'ivrognerie, enfin, le plus abrutissant de tous les vices humains, ressemble très souvent à ces fièvres nerveuses intermittentes dont les retours périodiques constituent le principal caractère.

Les passions ont un autre caractère qui les rapproche encore des maladies organiques. « Elles sont solidaires entre elles comme nos organes. Mais la passion dominante est alors une reine despotique qui surexcite les facultés, les sentiments, les instincts favorables à ses désirs et qui impose silence à ceux qui voudraient en entraver la satisfaction. »

Il n'existe pas plus de passions simples que de maladies simples.

Quand un viscère est profondément lésé tout l'organisme souffre avec lui, quand une passion se développe et s'enracine dans le cœur de l'homme, tout l'être moral et physique est atteint et plus ou moins altéré. Dans ces deux cas l'âme et le corps partagent l'état morbide parce que ces deux substances sont unies de telle sorte que l'homme qui en est composé dépend de leur réaction réciproque et harmonique.

Qu'est-ce que l'ambition, sinon un mélange à doses variables d'égoïsme, d'orgueil, d'opiniâtreté et de folle espérance. Sans parler du besoin des sens, l'amour se compose souvent d'autant de vanité, d'égoïsme et d'imagination que d'affection réelle ; la jalousie et l'envie ne sont qu'un composé de crainte, de haine et de douleur.

Toute passion qui disparaît à certaine époque de la vie peut être remplacée par une autre ; elle fait donc place

à d'autres qui surgissent non moins tyranniquement. Ainsi à l'enfance les passions nutritives et la paresse sont d'ordinaire remplacées à la jeunesse par les transports de l'amour. Quelques années plus tard, à l'âge mûr, l'amour lui-même cède son règne aux diverses formes de l'ambition ; l'ambition à son tour disparaît à la vieillesse puis chez les vieillards arrive l'avarice qui ne finit qu'avec lui. Telles sont les terminaisons ou plutôt les transformations, les substitutions, les remplacements successifs que subissent les principales passions observées dans le cercle de la vie humaine.

Les passions abandonnées à elles-mêmes se terminent donc rarement par une véritable guérison.

Plusieurs observations nous montrent que les passions se terminent quelquefois par la folie.

On a remarqué aussi que presque toutes les passions peuvent conduire à la mort. Inutile d'insister sur l'amour. Mais l'ambition, passion de la puissance sous toutes ses formes est à peine inférieure à l'amour. L'histoire nous en fournit des preuves : qu'on se rappelle l'empire romain et surtout byzantin. Sur 109 personnages impériaux, 34 seulement sont morts de la mort naturelle. Les candidats ont-ils jamais manqué ? Les tyrans les plus sanguinaires ont toujours trouvé des ambitieux à leur service (Henri VIII, ses femmes, ses ministres) à peu près certains de périr d'une mort violente. Aujourd'hui l'ambition cause rarement la mort.

Le grand passionné est saisi tout entier par sa passion. Ainsi toutes les passions ayant pour essence l'amour du

risque, du hazard, la recherche d'un inconnu, celles de l'aventurier, de l'exploiteur, doivent se résigner d'avance à la possibilité de finir par la mort.

La même chose pour la haine et la jalousie.

On sait aussi que les avares aiment mieux mourir que de perdre leur trésor.

En général, la passion par la mort est celle des grands passionnés.

La misère, les crimes, les maladies, la folie, une mort prématurée sont la triste perspective des imprudents qui ne s'attachent pas de bonne heure à restreindre leurs besoins et à modérer la violence de leurs désirs. Cet effrayant pronostic sur les individus livrés à la fougue de leurs passions est également applicable aux nations.

CHAPITRE IV

LES PASSIONS ET LA PHYSIONOMIE

« Le front est la table d'airain
où les sentiments de l'homme
se gravent en caractères de
feu. »

(HERDER, PLASTIQUE).

La différence des passions fait la différence de physiologie des créatures.

La physiologie humaine est l'ensemble des formes extérieures du corps humain. C'est le reflet du caractère, c'est-à-dire de l'état le plus ordinaire de l'âme. Les rapports les plus étroits lient l'extérieur à l'intérieur.

Il n'est pas de manifestation extérieure qui n'ait sa raison interne, il n'est pas un trait, pas une expression, pas une attitude qui n'ait sa cause. On peut dire que notre extérieur n'est que la manifestation de ce qui se passe habituellement au dedans de nous.

Nos visages et nos attitudes ont des caractères propres, qui donnent à chacun de nous une individualité.

La correspondance exacte de nos sentiments avec nos attitudes se relève de la manière la plus précise.

On juge de toutes les choses de tous les êtres d'après la physionomie et de cet examen on conclut généralement à tous les mouvements aux qualités intérieures.

Il faut admettre que nos attitudes et nos traits traduisent fidèlement nos passions.

La joie, la tristesse, la jalousie, la colère impriment certaines modifications dans la physionomie de chacun de nous.

« Les passions gaies, écrit Descuret, elles dilatent, elles épanouissent les traits du visage qu'elles colorent par l'afflux de la chaleur et du sang. Les passions tristes, au contraire, contractent la figure en assombrissant les traits, font baisser la tête, diminuent d'une manière sensible la chaleur de la peau à laquelle elles impriment un ton pâle, jaune ou plombé. Les passions mixtes participent à ces deux effets. D'abord pâleur puis rougeur de la face ; elles sont douées d'une plus grande puissance de réaction : telle est la colère chez les personnes robustes. »

La coloration du visage est différente suivant le sentiment qui la provoque. Par exemple :

La colère se traduit par une stase passagère du sang qui donne au visage une teinte sombre et livide. D'autres fois la colère donne au visage un pâleur.

La peur s'accompagne d'une décoloration du visage qui reconnaît pour cause un arrêt momentané de la circulation et de la respiration.

L'ambitieux a souvent le teint pâle.

Les mouvements des sourcils traduisent les passions de la manière la plus significative ; ils se lèvent dans la colère ; ils s'abaissent dans la haine, la tristesse, le mépris et dans toutes les sombres méditations.

Les yeux expriment la vie dans les nuances les plus délicates. Par exemple chez les passionnés du jeu, des courses, les yeux ont souvent un éclat terrible. Le regard s'anime, s'enflamme au moment de la colère chez un homme robuste. Chez un homme faible au moment de la colère les yeux sont fixes sous les sourcils contractés.

L'homme intérieur se révèle à tout instant par le son de la voix. Chaque passion a un son de voix qui la distingue. Ainsi par exemple, la colère se traduit par une voix animée et entrecoupée ; la douleur par une voix sourde et gémissante ; l'amour par une voix douce. Il existe autant d'inflexions de la voix qu'il y a de nuances de sentiments.

Le geste est même la traduction si fidèle de l'homme intérieur par l'homme extérieur.

Le geste nous permet de lire dans le cœur de l'homme, car il en traduit les mouvements les plus secrets.

Tous les mouvements de notre corps se modifient d'après les émotions ressenties, les passions exprimées et aussi d'après le tempérament et le caractère de chacun de nous.

Mais de tous les mouvements du corps humain il n'est pas aussi varié que ceux que la main et les doigts accom-

plissent en écrivant. L'écriture a toujours une physionomie significative.

Nos dispositions d'esprit influent sur notre manière d'écrire.

Nous donnerons un autre caractère à notre écriture quand nous exhalerons notre colère ou quand nous consolons un ami.

L'homme extérieur est le relief de l'homme intérieur. Le changement apporté par l'éducation dans le caractère et l'intelligence amène au physique des modifications correspondantes.

CHAPITRE V

RETENTISSEMENT DES PASSIONS SUR L'ORGANISME

L'état psychologique morbide détermine promptement l'état morbide organique (Leveillé-Parise et Brachet).

Peut-on nier le retentissement des passions sur l'organisme ? Certainement non. Leurs effets sur l'organisme est incontestable.

L'ébranlement imprimé à tout système nerveux par nos diverses passions retentit sur l'organisme, seulement tous les organes ne ressentent pas ce retentissement, ce contre coup avec la même intensité.

Les passions modifient l'organisme humain suivant qu'elles l'affectent agréablement ou péniblement.

Maints phénomènes physiologiques confirment la réalité d'un retentissement des passions sur nos organes.

Les sueurs froides causées par la terreur, la pâleur ou la rougeur du visage, les syncopes qui accompagnent ou qui suivent les émotions, surtout les grandes émotions, nous démontrent l'existence des liaisons fonctionnelles étroites qui unissent notre état moral au notre état physique.

Lorsqu'il y a dans l'économie un organe malade ou altéré c'est toujours sur lui que va se concentrer le retentissement passionnel.

Les maladies dont les causes premières sont les passions constituent l'immense majorité de celles qui règnent sur l'espèce humaine. Ces maladies sont incomparablement plus fréquentes que celles qui proviennent de toutes les autres modifications de l'économie.

Ce sont les passions qui modifient l'économie, qui préparent le terrain et qui rendent possible l'ensemencement, le développement et la floraison des germes infectieux, des microbes, des bacilles dans l'intimité de nos tissus. Sans cette préparation du milieu, les bactéries pathogènes ne se développeraient point.

En diminuant la vitalité de nos organes, l'alcool diminue par là même la résistance aux influences dangereuses et devient, pour ainsi dire, l'introducteur des maladies. L'alcool est le pourvoyeur de la tuberculose, il fait le lit à la tuberculose.

L'intempérance et la gourmandise sont les avant-coureurs de la goutte et des maladies intestinales.

L'ambition mène à toutes les dyspepsies, produit souvent les affections organiques du cœur, abrège souvent les jours de ceux qui sont atteints du cancer de l'estomac

et du foie et se termine ordinairement par la mélancolie et monomanie ambitieuse.

La jalousie produit toutes les sortes de dyspepsies, les maladies chroniques de l'estomac, des intestins, du foie, de la rate. Elle mine les forces des envieux en leur produisant les cruelles insomnies et les conduit à la mélancolie.

Beaucoup de tristesse et de profonds chagrins, en perturbant profondément la nutrition de nos viscères, acheminent bien des gens au cancer. « Sur 100 tumeurs cancéreuses 90 au moins doivent leur principe à des affections morales tristes. »

Un violent accès de colère révèle une épilepsie latente où se trouve au début d'un danse de Saint-Guy qu'on aura ensuite la plus grande peine à guérir. Un violent accès de colère peut rompre une artère anévrysmatique et déterminer la mort. On a vu plusieurs fois des morts subites occasionnées par la colère.

La peur excite nos forces quand elle est légère. En général tous les organes souffrent par les effets de la peur.

Les passions de l'étude surexcitent sans cesse le cerveau au détriment des autres organes et entraînent la dyspepsie, la gastralgie, l'insomnie, le flux hémorroïdal, surtout chez les personnes qui s'y abandonnent. Elles produisent souvent chez les personnes une susceptibilité nerveuse qui les rend parfois insupportables à leur proche entourage.

Les ravages de la passion sont d'autant plus grands

qu'elles exercent leur fureur sur les sujets plus sensibles, plus irritables au moral comme au physique.

« C'est surtout dans le paroxysme des passions que les sens s'émoussent, où qu'ils s'acquièrent une merveilleuse subtilité selon la constitution et le caractère des individus. » (Descuret.)

Les passions à leur apogée exercent sur le cerveau une action perturbatrice extrêmement intense. Par exemple : Un amour violent pousse beaucoup d'hommes à tout sacrifier pour la femme adorée.

La ressemblance entre les grandes passions et la folie est bien frappante. Dans le langage populaire on dit souvent : « Ah ! regardez-le, il a une folie du jeu », pour l'autre ont dit : « celui-ci est amoureux fou », pour le troisième ont dit : « celui-là a une folie de la puissance, de son argent, » etc.

On a dit sans paradoxe que la passion aiguë ne diffère de la folie que par la durée.

Il n'est pas une passion qui ne comporte une crise et un dénouement. Ce dernier se traduit par un phénomène biologique. C'est ainsi que les désirs érotiques ne disparaissent qu'après le spasme qui apaise et détend ; qu'une grande frayeur se résout par une sueur froide générale ; que de longs bâillements aident le paresseux à sortir de son engourdissement ; qu'après une grande douleur, celui qui peut librement pleurer est soulagé.

* * *

Mais certains sentiments et certaines passions exercent

un effet curatif le plus heureux sur un organisme souffrant. On a remarqué que la plupart de nos maladies peuvent être modifiées dans leur évolution, même quelquefois guéries par les passions. Ainsi, par exemple, la joie et la gaieté sont les meilleurs soutiens de notre santé.

La joie, dit Mackensie, est le soutien de la santé et le contre poison de la maladie.

La gaieté, selon Hippocrate, est favorable dans toutes les affections.

Beaucoup de médecins ont remarqué que le convalescent à humeur joviale se rétablissait plus rapidement que les autres.

Gallien assure avoir vu un grand nombre de malades qui furent redevables de leur guérison plutôt à leur humeur joviale qu'à l'usage des médicaments.

Père de la chirurgie française, Ambroise Paré disait :
« Les joyeux guérissent toujours. »

Santorius, Pechlin, Tissot et beaucoup d'autres observateurs citent une foule de cures obtenues par l'effet de la joie, principalement dans la fièvre intermittente, la jaunisse, les scrofules, le scorbut.

Une joie vive peut accomplir de véritables cures, surtout dans les cas de neurasthénie et dans les maladies du système nerveux.

« Le rire, quand il est l'expression de la joie, ne produit pas seulement une accélération notable dans la circulation, il imprime aussi à certains muscles une secousse qui devient quelquefois curative. » (Descuret.)

Pechlin a rapporté un cas où un jeune homme griève-

ment blessée à la poitrine, était abandonné des médecins qui le croyaient sur le point d'expirer. Ses camarades qui le veillaient, s'amusèrent à noircir avec de la mouchure de la chandelle, le plus jeune d'entre eux qui s'était endormi au pied du lit. Le mourant ayant ouvert les yeux fut si frappé de ce grotesque spectacle que, s'étant mis à rire, il sortit par sa plaie plus de deux livres de sang épanché, et qu'il se rétablit parfaitement.

« Plusieurs vomiques ou abcès dans le poulmon, a écrit Descuret, ont été ouverts dans les bronches et heureusement expulsés par l'effet du rire. Ce fut, comme on le sait, en lisant les lettres des hommes obscurs qu'Érasme rejeta la vomique qui le suffoquait, et que son rire excessif lui sauva la vie. »

Il est inutile de provoquer le rire, surtout chez les enfants malades.

« On a, dit Tissot, plusieurs exemples d'enfants tristes, pâles et rachitiques, chez lesquels le rire provoqué par le chatouillement a été suivi des plus heureux résultats. »

« Il est certain qu'à l'aide de ce moyen très simple, et pour cela même beaucoup trop négligé, je suis parvenu à dissiper des engorgements lymphatiques qui avaient résisté à une foule de remèdes internes et externes. » (Descuret.)

Il y a quelques années, des artistes de théâtres de Paris eurent l'idée d'aller amuser les pauvres petits dans les salles mêmes des hôpitaux, où ceux-ci se trouvaient en traitement. Les résultats obtenus ont été considérables.

Par ce moyen très simple, que le cœur des comédiens

avait découvert, des améliorations inespérées s'étaient produites. Les mains étaient moins blanches, les visages plus colorés, les physionomies plus gaies et plus animées. Il semblait que le rire infusait un surcroît de vie aux pauvres petits malades.

Pendant la guerre nous avons observé personnellement plusieurs cas où les scènes gaies ont produit une amélioration dans l'état de beaucoup de malades réfugiés serbes.

Savoir éveiller des désirs dans l'esprit de ses clients est une grande habileté pour un médecin. Un désir stimule immédiatement l'organe plus spécialement chargé de le satisfaire. Les idées de plaisir qui s'attachent à son accomplissement, les images agréables qu'il procure contribuent beaucoup à dissiper le mortel ennui, à rendre supportable la douleur et à abrégier la durée des maladies.

Plusieurs observateurs prouvent aussi que l'attente d'un événement heureux et désirable a pu ranimer les restes d'une vie qui s'éteignait et faire reculer de plusieurs semaines la mort que tout annonçait comme imminente. On ne peut attribuer l'amélioration qu'à l'effet moral de l'atteinte d'un événement heureux.

On a vu des paralytiques se lever et gagner, à l'étonnement général, une fenêtre devant laquelle il se passait quelque chose.

Le Dr Maurice Boiger écrit : « J'ai donné mes soins dans les plaines marocaines à des soldats blessés. Quelques uns étaient mortellement atteints. Tous les secours de l'art ne leur procuraient même plus le moindre soulagement et leur fin paraissait prochaine. Plusieurs fois il

arriva que ces moribonds rassemblant toutes leurs forces, me demandèrent, en me regardant fixement, s'ils vivraient assez pour revoir leur pays et leurs vieux parents. A cette demande imprévue je répondais toujours avec assurance : « Ne vous inquiétez point, vous guérirez, vous vivrez encore de longs jours et vous reverrez tous les vôtres. » Et mes camarades présents faisaient aussitôt des signes approbateurs, ajoutant que la guérison était indubitable. « Alors c'est bien, reprenaient ces hommes, les douleurs que nous éprouvons nous faisaient craindre de ne pas revoir la France, maintenant nous sommes rassurés. » Des améliorations extraordinaires suivaient souvent des consultations de ce genre et j'étais bien forcé de les attribuer au moins en partie à l'effet moral de l'attente d'un retour prochain au pays natal. »

Pendant la guerre nous avons eu l'occasion d'observer l'amélioration chez beaucoup de réfugiés serbes, malades ou blessés, grâce à l'idée qu'ils verraient prochainement leur patrie. On ne pourrait attribuer l'amélioration de leur état qu'à l'effet moral de l'attente d'un proche retour à leur pays.

L'homme est tellement organisé pour l'espérance que la nature entière semble ne s'animer que pour répondre à ses désirs, que pour le combler des dons qu'elle lui réserve.

L'espérance de guérir est d'ailleurs un premier pas vers la santé. Elle augmente, relève la force, encourage le malade, adoucit les maux. Elle est d'autant plus grande que le médecin qui soigne le malade inspire plus de

confiance et qui, lui-même, paraît plus rassuré et plus satisfait. Faire naître habilement l'espoir est un grand talent. C'est surtout au chirurgien qu'il appartient de rassurer l'esprit du malade et de le convaincre qu'après l'opération il jouira d'un bien-être physique et moral complets.

Bacon recommandait le traitement de certaines maladies chroniques par la colère. On a aucune raison de penser que cette méthode préconisée par l'illustre philosophe soit dangereuse. Ce sont surtout les nerveux chez lesquels les preuves de l'étroite liaison des phénomènes moraux et physiques éclatent à chaque instant. « Si les voies de douleur réussissent en général dans le traitement de l'aliénation mentale, il est certain qu'entre des mains habiles la méthode d'intimidation a été plus d'une fois couronnée de succès. » (Descuret.)

Une vive frayeur peut guérir radicalement les nerveux s'ils sont malades et les paralyser s'ils sont indemnes.

Jadis, dans l'hôpital des pauvres de Harlem, l'hystérie convulsive s'était répandue d'une manière épidémique sur les jeunes gens des deux sexes. Les convulsions des uns semblaient rappeler celles des autres. Des remèdes sans nombre avaient été employés sans succès. Le célèbre Boerhaave est appelé. Il ordonne, comme on le sait, de mettre au milieu de la salle des fourneaux remplis de charbons ardents et qu'on y fasse rougir des crochets de fer destinés à brûler au bras jusqu'à l'os le premier qui tomberait dans une attaque de cette nature. L'impression que fit sur tous les malades la frayeur d'un remède si

violent fut telle que, dès ce moment, ils se trouvèrent tous complètement guéris et les convulsions ne reparurent plus.

Sauvages rapporte une guérison à peu près semblable produite par la menace de coups de fouet qui devraient être appliqués après chaque accès de convulsion.

« L'amour est un sentiment passionnel si violent qu'il triomphe des penchants les plus opiniâtres. J'ai connu des mélancoliques incités au suicide par leur névrose qui n'ont trouvé la guérison que dans l'affection d'une femme et les caresses de leurs enfants. » (Boiger).

Lorsqu'une passion domine nettement une personne, il est toujours possible d'obtenir une réaction, quelque soit l'état physique de cette personne. Il suffit pour cela de mettre en jeu sa passion dominante. L'avare, indifférent à tout, deviendra le plus attentif des hommes si on l'entretien de lucratifs placements. Les collectionneurs d'insectes que n'émeuvent ni les grèves, ni les guerres, ni les révolutions s'intéressera vivement aux quelques coléoptères dont l'absence laisse des vides affreux dans ses vitrines.

CHAPITRE VI

Tout l'organisme d'un être humain normal est formé par un ensemble d'appareils qui fonctionnent de la manière la plus harmonique, grâce à l'indispensable concours du système nerveux qui règle les échanges nutritifs. Le système nerveux est constitué de deux ordres de nerfs. Les uns naissent du cerveau et de la moelle épinière : ce sont les nerfs qui nous mettent en relations avec le monde extérieur. Les autres émanent des ganglions nerveux de volumes différents et disséminés partout. Ils règlent la vie intérieure de nos organes.

Les premiers se distribuent principalement aux organes des sens et aux autres organes dont le fonctionnement est soumis à l'empire de la volonté (muscles, etc.). Les seconds innervent nos viscères tels que le cœur, l'estomac, l'intestin, le foie, les reins, etc.

Les deux ordres de nerfs, ceux de la relation et ceux de la nutrition forment un ensemble unique.

Aucun acte de notre vie, aucune pensée ne peuvent se

produire sans supposer la mise en jeu de l'ébranlement simultané de ces deux systèmes.

Leur solidarité fonctionnelle éclate dans tous nos actes, chacun de nos désirs ou de nos besoins satisfaits et jusque dans la moindre de nos émotions.

Est-ce que, par exemple, nous ne voyons pas tous les jours les caractères des personnes les plus douces devenir irascibles sous l'influence de la faim ou de la maladie ? Est-ce que la maladie et la faim ne sont pas à leur tour notablement modifiées par la puissance de la volonté ?

Aussi longtemps que les deux systèmes nerveux fonctionnent harmoniquement, l'équilibre physique a comme corollaire l'équilibre psychique. Mais une perturbation quelconque se produit-elle dans les échanges nerveux, elle se traduit aussitôt par une modification de caractère. Une telle perturbation peut avoir son point de départ soit dans une lésion siégeant tantôt dans le cerveau, tantôt dans la moelle épinière, tantôt dans un viscère malade, soit dans une lésion organique héréditaire et congénitale, soit, enfin, dans une impression ou une série d'impressions violentes apportées au cerveau par les organes des sens et troublant par leur intensité les échanges réguliers d'influx entre les deux systèmes nerveux.

La passion, d'abord simple effet d'une perturbation morale, ne tarde pas à produire des altérations de nos organes ; un peu plus tard, ces altérations se localisent aux organes surmenés et deviennent à leur tour une

source d'excitations permanentes qui entretiennent la pérennité des actes passionnels. Ces derniers passent à l'état d'habitude, plus forte que tout, car c'est l'habitude qui éternise les choses. L'habitude soutient donc la passion, elle maintient l'idée fixe et la convertit en un besoin impérieux.

Lorsque la passion devient plus insatiable, plus tyrannique à mesure qu'elle s'exerce, lorsqu'elle s'empare de nous, elle altère notre organisme, le déforme et l'acte passionnel devient une réaction physiologique surajoutée qui s'impose à nous aussi impérieusement que les actes physiologiques normaux.

Quelques Passions Intéressantes

CHAPITRE VII

LA PASSION AMOUREUSE

C'est l'amour qui éveille et réunit toutes les autres passions humaines. Charme irrésistible qui entraîne l'universel désir, affinité secrète qui groupe et unit les êtres, flamme éternelle qui les perpétue : l'amour est cela.

Il est source de toute vie ; de toute joie et de toute peine.

L'amour est la passion la plus complexe, car elle résulte dès son origine de deux besoins juxtaposés, l'un physique, l'autre moral.

Il n'est pas d'amour qui ne comporte, à doses parfois fort inégales un besoin de sens, un besoin d'affection, un sentiment d'amour-propre, de la coquetterie, une certaine curiosité, quelque crainte, une pointe de jalousie, le tout cimenté et coordonné par l'imagination.

Les qualités d'âme sont une source de plaisirs si délicats qu'on peut les préférer, jusqu'à un certain point, aux avantages physiques relativement monotones et, à coup sûr, très passagers. Une belle âme qu'on aime ne change pas : on lui peut demeurer fidèle toute la vie. C'est la supériorité de l'amour platonique sur l'amour physique qui s'attache au corps, c'est-à-dire à une chose qui ne dure pas.

L'amour le plus pur, le plus dégagé des sens n'est en définitif éveillé que par le charme, la grâce et les appâts.

Tous les hommes n'éprouvent pas avec la même activité les douleurs, les inquiétudes, les agitations et les fureurs de la passion amoureuse. La classe sociale, la profession, l'éducation reçue, la puissance d'imagination personnelle règlent leurs aptitudes à aimer.

Le climat influe sur la passion amoureuse.

L'âge influe aussi sur la passion amoureuse.

Il existe autant de manières d'aimer que de genres d'esprits, de travers, de vertus ou de vices.

Dans chaque individu cette passion peut revêtir autant d'apparences différentes qu'il existe de sentiments distincts sur sa physionomie.

« L'amour est avant tout une faim impérieuse. »

La passion amoureuse se modifie suivant des modalités et des nuances infinies. Elle est sombre et soupçonneuse chez les jaloux ; exigeante et tyrannique chez les ambitieux, bizarre et inconstante chez les sensuels, grossière et froide chez les égoïstes, timide, tendre et délicate chez les gens qui possèdent un cœur pur.

Chaque homme, chaque peuple donne à l'amour le caractère qui lui est propre.

* * *

La passion amoureuse ne s'exerce pas toujours suivant des modalités normales, aussi bien dans ses manifestations physiques que dans ses manifestations morales. La puissance de son imagination, l'extrême impressionnabilité de son système nerveux font de l'homme un être éminemment sensible à la jouissance physique.

Suivant le cas, l'amour est la plus douce, la plus pénible ou la plus douloureuse des passions. L'amour modifie le caractère de l'individu : de gai il devient triste ou de triste il devient gai. La physionomie, le regard sont en harmonie avec ce changement.

L'amour est-il heureux en fait ou seulement en espérance, c'est le bonheur et quelquefois l'extase.

A la vie, à la pensée de l'objet aimé, le cœur nous palpite, la circulation s'accélère, la respiration se développe, un léger incarnat se répand sur le visage et tous nos traits s'animent d'une expression nouvelle : les yeux sont humides et brillants, le regard est vif, doux ou langoureux. Sur les lèvres, légèrement tuméfiées, se peint le sourire de bonheur ; le timbre de la voix devient plus suave, le langage plus facile, plus animé, plus hyperbolique.

L'amour est-il, au contraire, contrarié, c'est la tristesse avec le cortège accablant d'idées fixes, de fatigue, d'inac-

tion, de besoin de solitude, de marasme, de fièvre, d'insomnie. Dans ce cas, l'amour ne tarde pas à porter le trouble dans tout l'organisme : un frisson désagréable parcourt incessamment le corps ; le pouls est plus court et irrégulier, la respiration se modifie, la digestion est difficile, un poids permanent oppresse la région précordiale. La tristesse reste habituellement empreinte sur le visage : le teint se décolore, l'œil est fixe, terne et languissant. Dominé par une pensée exclusive, l'amant malheureux semble privé d'intelligence, ses sens mêmes lui deviennent pour ainsi dire inutiles : il entend sans comprendre, il regarde sans voir ; il veut parler, ses idées se troublent, sa langue s'embarrasse, sa voix est faible et plaintive. Bientôt ses membres brisés deviennent incapables de supporter la moindre fatigue, il n'aime que l'inaction, ne se complaît que dans la solitude. Pour lui, les aliments n'ont plus de saveur, le sommeil a fui, ou quand il vient parfois fermer sa paupière c'est pour lui transmettre les songes les plus pénibles. En même temps, une fièvre symptomatique du trouble des principales fonctions consume lentement cet infortuné, le réduit au dernier degré du marasme et termine ses tourments avec son existence.

De tous les penchants, l'amour est incontestablement celui dont l'action s'exerce avec le plus de force sur les fonctions organiques. La moitié des phtisiques reconnaissent, en effet, pour cause l'amour. L'amour désespéré produit à la longue une toux sèche et fréquente, la respiration difficile, la peau brûlante, le pouls accéléré, les

pommettes presque toujours d'un rouge vif et plaqué, les yeux cernés, l'amaigrissement de toute la personne. Et ces symptômes annoncent qu'on est, sinon dans un état désespéré, du moins au second degré de la tuberculose pulmonaire.

On a vu bien des aliénés conduits à l'asile à la suite d'amour passionnel.

Pour vaincre l'amour il faut une grande force morale. Le traitement de la passion amoureuse est tout entier contenu dans la maîtrise de soi-même. Développé au point de provoquer l'inhibition morale et intellectuelle et de troubler le jeu régulier des fonctions organiques, l'amour réclame une grande force morale.

CHAPITRE VIII

L'ENVIE ET LA JALOUSIE

L'envie est une affliction honteuse que nous cherchons soigneusement à dissimuler, parce qu'elle nous dégrade et nous humilie à nos propres yeux. C'est une réaction tacite de notre amour-propre contre une supériorité quelconque qui tend à nous subjuguer.

L'envie est communément le partage de la faiblesse, elle dérive presque toujours de l'impuissance où nous sommes d'égaliser ceux qui sont l'objet constant de notre imitation ; elle résulte du chagrin que nous cause le bien qui leur arrive, ainsi que du déplaisir que nous ressentons à la vue des qualités plus ou moins éminentes dont la nature a doué nos rivaux.

On pourrait même dire que l'envie n'est qu'une ambition impuissante. Elle a surtout ceci de commun avec cette passion, c'est qu'elle ne s'exerce guère qu'entre

gens qui se trouvent sur un même terrain, qui suivent la même route, qui sont agités des mêmes désirs, qui aspirent aux mêmes avantages.

« L'envie, a dit Charron, est sœur germaine de la haine. C'est un regret du bien que les autres possèdent qui nous ronge fort le cœur et tourne le bien d'autre en notre mal. »

« Jalousie est passion presque toute semblable, et de nature et d'effets à l'envie selon qu'il semble que par l'envie nous ne considérons le bien qu'en ce qu'il est arrivé à un autre, et que nous le désirons pour nous ; et la jalousie est notre propre bien auquel nous craignons qu'un autre participe. » (*De la sagesse*. Livre I, chap. XXXVIII).

Cabonis dit qu'on est jaloux de son bien et envieux de celui d'autrui et il ajoute que la jalousie tient ordinairement à quelque rivalité d'amitié ou d'amour, tandis que l'envie se rapporte plutôt au rang, aux honneurs, à la fortune, aux talents.

Notre jalousie dépend de nos idées.

La jalousie chez un enfant, chez un homme et chez la femme se manifestent de manière bien différente.

Quand on est jaloux ce n'est plus qu'une passion sombre et farouche qui ôte aux hommes jusqu'aux dernières lueurs de la raison.

Chez un jaloux, le cerveau véritablement malade, se nourrit des suppositions les plus invraisemblables. Le regard d'un jaloux a quelque chose de sinistre et de fourbe qui décourage les sympathies.

« Lorsque la jalousie des femmes, dit Montaine, saisit ces pauvres âmes faibles et sans résistance, c'est pitié comme elle les tyrannise et tiraille cruellement. La vertu, la santé, le mérite, la réputation du mari sont les boute-feux de leur rage ; cette fièvre laidit et corrompt tout ce qu'elles ont de bel et de bon, et d'une femme jalouse, quelque chaste qu'elle soit, il n'est d'action qui ne sente à l'aigre et à l'importun. »

Les troubles moraux que portent l'envie et la jalousie retentissent sur les organes et gênent leur fonctionnement.

L'envieux maigrit du bonheur d'autrui. Entend-il lire quelque production d'un mérite remarquable, il se tait. L'envieux n'aime et ne loue guère que les morts.

Dans une réunion d'hommes, un œil exercé peut reconnaître les envieux. Ils sont tristes, taciturnes. Leur visage est pâle et parfois véritablement exsangue. Leurs sourcils sont froncés et mobiles. Si l'envie passe à l'état chronique, les envieux sont oppressés, ont des soupirs entrecoupés, des palpitations violentes. En même temps les digestions s'altèrent, ils digèrent fort mal et plus souvent que le reste des vivants souffrent de l'estomac.

Ils ne sont jamais gras, leurs forces diminuent, la maigreur augmente de jour en jour. La peau prend une teinte livide ou subictérique. La fièvre apparaît lentement. Un peu plus tard leurs pensées deviennent sombres et tumultueuses, ils se plaignent d'être tyrannisés par leurs organes, ils perdent leur courage. Les cruelles et les épuisantes insomnies apparaissent et achèvent de

miner les forces des envieux et les conduisent à la mélancolie, à l'hypocondrie, à la folie, à la mort.

On ne saurait s'imaginer combien d'individus succombent avant le temps, rongés par les tortures secrètes de l'envie.

Ovide, en personnifiant l'envie, signale avec précision et vérité les principaux ravages exercés sur l'homme par cette misérable passion :

Pallor in ore sedet, macies in corpore toto ;
Nus quam recta acies ; livent rubigine dentes ;
Pectora felle virent ; lingua est suffusa veneno ;
Risus abest, nisi quem visi movere dolores ;
Nec fruitur somno, vigilantibus excita curis.
Sed videt ingratos, intabescitque videndo,
Successus hominum ; corpitque eit carpitur una,
Supplicinmque suum est.

Voici la traduction de ces vers par M. de Pongeroille, de l'Académie française :

La pâleur sur le front, sur le corps la maigreur,
L'envie est un objet de mépris et d'horreur.
Rien ne fixe le trait de son regard avide ;
Sur les dents est empreinte une rouille livide.
De fiel elle regorge ; un verdâtre venin
S'épaissit sur la langue et colore son sein.
Le ris la fuit, à moins que sa bouche cruelle.
A l'aspect d'un désastre un moment le rappelle.

Ses tourments au sommeil interdisent l'accès ;
Elle fait les heureux, sèche de leurs succès ;
Et, blessée elle-même en sa noire malice,
Comme le mal d'autrui fait son propre supplice.

Pour le médecin toute blessure physique ou morale est digne d'attention.

On conçoit sans peine que le traitement de l'envie et de la jalousie sera dans un grand nombre de cas un traitement moral.

Si par exemple on traite un enfant atteint de jalousie, la première chose à faire sera d'éloigner de lui l'objet qui excite sa passion. Les parents devront pendant quelque temps lui prodiguer exclusivement leurs soins et leurs caresses. Ils éviteront surtout que le jeune malade s'aperçoive de leur intention ; car rien n'est pénétrant comme le coup d'œil de l'enfant : ils lisent plus facilement qu'on ne le pense sur le visage de ceux qui les entourent.

Chez le jeune homme tâchez d'enlever ses pensées en leur donnant une plus noble direction et si, à tout prix, il veut de la gloire, prenez-le par son faible, même par l'amour-propre.

CHAPITRE IX

L'AMBITION

L'ambition est un désir violent et continuel de s'élever au-dessus des autres.

C'est un désir plus ou moins violent de devancer ceux qui parcourent la même carrière que nous et qui sont par conséquent l'objet primitif de notre imitation. Elle est donc une fièvre tenace et continue qui tue en pleine espérance.

L'ambitieux n'est donc qu'un être qui recueille les inquiétudes, qui assemble des regrets autour d'une existence fragile, qui se tourmente pour arriver avec plus ou moins de bruit à la mort.

La conséquence de ce désir violent de réussir dans tout ce qu'il fait est, chez un ambitieux, une sorte d'inquiétude émotive permanente.

Le retentissement qu'exerce l'état moral d'un ambitieux sur l'organisme est incontestable.

En proie à cette passion émotive, les fonctions organiques sont plus ou moins ravagées. Ainsi troubles dyspeptiques variables, troubles nerveux, maladies cardiaques sont la conséquence habituelle de cette passion.

Observons un ambitieux :

L'homme en proie à cette passion a bientôt le teint pâle, ses sourcils se rapprochent, ses yeux se retirent dans leurs orbites, son regard devient mobile et soucieux, ses pommettes saillantes ; ses tempes se creusent et ses cheveux tombent ou blanchissent avant le temps. Dévoré par une activité que rien ne lasse, l'ambitieux est presque toujours boursoufflé et haletant, comme un homme qui gravirait une montagne ; loin de dilater doucement son cœur, l'espérance même lui fait éprouver des palpitations douloureuses, une cruelle insomnie, avec un sommeil troublé de rêves. Son pouls est habituellement faible, son haleine brûlante. Ses digestions sont imparfaites, il souffre de l'estomac.

Les anciens médecins attribuaient de nombreux méfaits à la passion des ambitieux. Elle entraînait des digestions difficiles, de la dyspepsie, de l'ictère, des troubles nerveux caractérisés tantôt par de l'insensibilité et tantôt par une hyperexcitabilité générale.

Ils avaient même constaté que le cancer de l'estomac et du foie avait souvent abrégé les jours de ceux dont l'existence avait été tourmentée par l'ambition. Les ma-

ladies du cœur seraient également leur apanage, ainsi les ambitieux devenus hypocondriaques meurent d'une affection organique du cœur.

La terminaison la plus ordinaire de cette passion est la mélancolie et surtout la monomanie ambitieuse.



CHAPITRE X

LA PASSION DE L'ÉTUDE

L'influence qu'exercera cette passion sur l'organisme est incontestable. Le travail intellectuel exigeant une circulation du cerveau plus active, une nutrition, les oxydations cérébrales plus actives, retentit sur le cœur et produit une accélération du pouls, l'accroissement de la tension et l'accélération du rythme respiratoire, ainsi qu'une légère hyperthermie.

Une fois ce travail intellectuel devient la passion, dans ce cas là, il produit l'anémie cérébrale par l'appauvrissement et l'insuffisance des éléments nutritifs. Cette anémie exerçant sur la nutrition générale un trouble trophique diminue souvent son rôle trophique en produisant les troubles de la nutrition générale.

Une fois les variations vasculaires rétablies, elles reten-

tissent profondément sur les autres variations organiques et les ralentissent.

Troubles digestifs, maladies de l'estomac, de l'intestin, du cœur ou de la vessie sont souvent la conséquence de ce retentissement.

Ces passionnés ont le teint jaune ou blême, leurs cheveux blanchissent prématurément et leurs articulations privées d'exercice s'enkylosent de goutte ou de rhumatisme. Il arrive parfois que leurs veilles excessives les conduisent à la cécité et que l'ébranlement continu de leur système nerveux les achemine aux désordres les plus graves de l'intelligence, dont la perte de la mémoire est le moindre.

A la suite de leurs veilles prolongées et de leurs méditations habituelles sur le même sujet, des génies comme Euler, Leibnitz, Kant, Platner, Linné et de nombreux contemporains, ont fini par tomber de la démence.

CHAPITRE XI

LA PASSION DU JEU ET DES COURSES

Le jeu, c'est la plus effrayante et la plus contagieuse des passions. Le jeu par habitude est accompagné d'une excitation très modérée.

Le jeu-passion est une combinaison psychologique très différente, ayant pour but immédiat le gain facile et rapide des valeurs de possession ou d'échange et une tendance au risque, à l'aventure.

On connaît la fièvre des grands joueurs. Marro fait observer : « que le jeu tient dans le champ de l'activité psychomotrice la même place que l'alcool dans l'alimentation ; il donne l'illusion de la richesse comme le vin donne l'illusion de la force. Aussi la manie du jeu se produit dans les mêmes conditions que la dipsomanie et l'érotomanie. »

Le gain devient l'idéal conscient ou non, qui maintient et sollicite sans cesse la tendance au risque.

« Le jeu est une chasse dont le gibier est l'or. »

« Comme les jeux de hasard impliquent l'espoir d'un profit matériel ou pécuniaire ou simplement l'honneur d'avoir triomphé, il y a les émotions de la lutte contre les adversaires présents ou contre cet inconnu qui est le hasard : plaisir de la victoire, douleur de la défaite suivie d'une réaction vers la revanche, exaltation et dépression. Tout cela constitue cet état de perpétuelle alerte qu'on nomme la fièvre du jeu. C'est l'attente concentrée et exaspérée. Le contenu de cet état d'attente est : gain ou perte, victoire ou défaite. » (Ribot.)

Tel individu n'a qu'une tendance, qu'un désir : exposer l'or qu'il a gagné aux mêmes chances. Jouer est sa vie.

La soif de l'or, l'espoir d'un gain facile, la richesse d'émotions violentes et variées, l'oisiveté, tels sont les éléments que l'analyse découvre dans cette maladie morale, l'une des plus contagieuses et des plus funestes.

La physiologie morale de cette passion varie selon les différentes espèces de joueurs et, d'un autre côté, des sensations contraires qui les agitent, se détruisant réciproquement, ne présentent que des traits confus et presque insaisissables.

Tout à tour insouciant et inquiet de l'avenir, il fuit la solitude et les plaisirs ordinaires qui sont insipides.

Le joueur aime les émotions du jeu et n'aime que cela.

Dévoré d'impatience concentrée, le joueur se raidit dans une immobilité de statue.

Ses yeux ont par instant un éclat terrible. Une fièvre étrange s'allume dans son sang et dans son cerveau. Il oublie l'heure du repos : la faim et les autres besoins sont comme suspendus.

Le docteur Veron a observé plusieurs joueurs dont la santé était parfaite tous les jours de gains, tandis que tous les jours de perte ils souffraient du fer chaud accompagné de nausées, de vomissements, de douleurs de la tête, d'une soif ardente et d'un malaise général.

La mélancolie, la pauvreté, la folie, le meurtre, le suicide sont les aboutissants habituels de cette déplorable passion, lorsqu'elle atteint ses paroxysmes frénétiques.

Le retentissement qu'elle exerce sur les organes n'est pas moins direct et bien des joueurs finissent comme des cardiaques.

M. B. Levraud a remarqué que les joueurs étaient très sujets aux engorgements des viscères abdominaux, ainsi qu'aux anévrysmes de la crosse de l'aorte.

Que dirons nous des courses dont la mode paraît être aujourd'hui⁴ à son apogée ?

La passion des courses est proportionnellement moins émotionnelle mais plus contagieuse que celle du jeu.

L'influence qu'exerce cette passion sur les fonctions organiques dépend du degré de la sensibilité propre de l'individu.

Les palpitations, syncopes, crampes d'estomac, crises de diarrhée sont souvent la conséquence de l'émotion qu'elle produit.

A la suite de leurs émotions, l'anémie, faiblesse générale, troubles digestifs, troubles cardiaques, troubles nerveux — consistant surtout en insomnie, hyperexcitabilité — sont l'apanage fréquent de cette funeste passion.

On parvient souvent à surmonter ces passions si dangereuses et si nuisibles en s'imposant à soi-même une volonté de ne pas satisfaire leurs désirs. Ici encore la puissance de la volonté est justiciable du traitement morale de l'homme entraîné par ces passions.

CHAPITRE XII

LA PASSION DES BOISSONS ALCOOLIQUES

La passion de l'alcool est la plus homicide de toutes. L'alcoolisme est la passion la plus trompeuse de toutes, il est un agent puissant de dégradation morale de l'individu et de déchéance sociale qui le mène à la misère physiologique.

L'ivresse n'est qu'un état maladif produit par l'abus accidentel et passager de l'alcool, tandis que l'ivrognerie est toujours un vice.

L'âge mûr et la vieillesse sont les époques de la vie où cette passion règne en souveraine. La passion de l'alcool est souvent héréditaire.

Dans l'ivresse, les sensations n'étant plus en rapport avec les objets extérieurs ni les idées avec les sensations,

la circonspection s'évanouit et les déterminations sont commandées par la passion prédominante; alors l'homme de la société disparaît, l'homme de la nature se montre et son cœur est à nu.

Au moral, les facultés intellectuelles se détériorent, l'imagination devient obtuse, les idées se confondent, la mémoire s'abolit, enfin l'hébétude et l'abrutissement viennent terminer ces tristes prodromes. Une seule idée domine alors toutes les autres, préside à tous les actes : c'est le désir de boire, désir qui suggère encore les moyens de satisfaire ce besoin impérieux et d'en hâter le moment.

L'action de l'alcool, des liqueurs et boissons à l'essence sur les organes est bien connu de tout le monde. Il est donc inutile d'insister.

L'habitude de boire une fois enracinée, presque toute la résistance morale est paralysée en quelque sorte, il faut que la volonté soit assez puissante pour y faire renoncer.

Quoique l'ivrognerie soit une des passions les plus difficiles à déraciner, il ne faut souvent qu'un mouvement généreux inspiré par quelque circonstance fortuite pour en déterminer la guérison. Par exemple : « Ce fut ainsi que grand général Cambronne, qui dans sa jeunesse se livrait à cette passion, parvint à la surmonter par un sentiment d'honneur et par la seule puissance : l'empire de la volonté. » (Descuret.)

Un médecin de New-York a guéri un ivrogne d'une manière fort ingénieuse. Il fit comprendre à l'ivrogne la

nécessité de se soumettre à une saignée, ajoutant que sans cette précaution il était exposé à mourir de combustion spontanée. Le malade s'étant rendu à l'avis de l'homme de l'art, celui-ci pratiqua l'opération et recueillit le sang dans un vase contenant une dose d'alcool. A peine eut-il tiré quelques onces de sang, qu'il fit approcher une lumière du liquide. A la vue de la flamme bleuâtre qui s'en éleva aussitôt, le buveur de rhum éprouva une telle révolution morale qu'il renonça pour toujours aux liqueurs incendiaires dont il avait tant fait abus.

Seulement, la maîtrise de soi-même peut diminuer, et en quelque sorte guérir cette passion si fatale et si homicide.



CHAPITRE XIII

LA PASSION DES POISONS

Depuis quelques années on parle en secret de fêtes pernicieuses que célèbrent certains habitants des grandes villes. L'intelligence et la santé de ceux qui s'y adonnent sombrent avec une rapidité et une brusquerie déconcertantes. Il s'agit d'un fléau passionnel, celui des drogues malfaisantes : opium, morphine, cocaïne, haschische, éther, chloral, héroïne, nitraglycérine.

Le mal s'est répandu parmi la jeunesse des écoles qui combine l'étude avec les plaisirs d'un nouveau genre. Il règne aussi dans les ports de guerre, dans les stations coloniales, mais il sévit surtout dans les milieux troubles où le monde de théâtres et des cafés, concerts coudoie celui de la débauche. Il est le propre de la grande ville

et n'atteint que les ultra-civilisés, c'est-à-dire les nerveux, détraqués par une vie absurde et désordonnée, blasés sur tout et avides de sensations inédites.

Chaque drogue produit des effets qui ont une physiologie spéciale ; elle grise à sa façon, entraîne des désordres plus ou moins graves dans l'organisme humain. Ainsi, par exemple : La morphine engendre à la longue des troubles graves qui conduisent à la cachexie et à la mort ; elle détermine des altérations organiques, non seulement au niveau des centres nerveux, mais au niveau du foie et des reins ; la glycosurie, l'albuminurie sont en effet des symptômes à peu près constants chez les morphinomanes invétérés.

Depuis un certain nombre d'années, des individus cherchent dans la cocaïne un excitant des fonctions cérébrales dont l'action s'accompagne d'ébriété et d'euphorie.

L'apanage du cocaïnisme est les troubles moteurs, secousses convulsives, crises épileptiques, le délire, les hallucinations et le délire hypochondriaque avec des idées de persécution. Les fonctions digestives sont troublées, l'appétit diminue, la diarrhée apparaît, le sujet maigrit. L'impuissance génitale est la règle chez les cocaïnomanes invétérés. Sur l'organisme affaibli, la tuberculose trouve un terrain propice à son développement.

L'abus du chloral entraîne à la longue des troubles digestifs douloureux, des névralgies, des crampes, des convulsions, enfin, couronnant la série de ces symptômes, des accidents cérébraux et mentaux peuvent simuler la folie.

Toutes les toxicomanies entraînent des désordres graves dans l'organisme humain, mais une rééducation de la volonté, une super volonté parviennent souvent à surmonter cette passion et arrêter en leur évolution les troubles organiques provoqués.



DEUXIEME PARTIE

LES ÉMOTIONS



CHAPITRE PREMIER

DE L'EMOTION

« Un homme vigoureux et sain vient de faire un bon repas, au milieu de ce sentiment de bien-être que répand alors dans toute la machine la présence des aliments au sein de l'estomac, leur digestion s'exécute avec énergie et les sucs digestifs les dissolvent avec aisance et rapidité. Cet homme reçoit-il une mauvaise nouvelle, ou des passions tristes et funestes viennent-elles à s'élever tout à coup dans son âme, aussitôt son estomac et ses intestins cessent d'agir sur les aliments qu'ils renferment. Les sucs eux-mêmes, par lesquels ces derniers étaient déjà presque dissous, demeurent comme frappés d'une mortelle stupeur et, tandis que l'influence nerveuse qui détermine la digestion cesse entièrement, celle qui sollicite

l'expulsion de ces résidus acquièrera une plus grande intensité, toutes les matières contenues dans le tube intestinal sont chassées au dehors en peu de moments. » (Cabanis).

Pourquoi telle nouvelle détermine-t-elle chez un la douleur morale, sentiment de faiblesse et d'épuisement, tel autre plaisir moral un sentiment de force, l'hyperactivité cérébrale ?

Pourquoi à la vue, à la pensée d'un être dégoûtant, désagréable nous sommes glacés ?

Pourquoi on est réjoui par un spectacle agréable ou par quelque succès ?

Pourquoi sent-on une douleur morale pour un insuccès, par la mort d'une personne aimée, par la ruine de sa fortune ?

Pourquoi la colère nous bouleverse et la crainte nous inquiète ?

C'est parce qu'on est l'homme.

C'est parce qu'on est plus ou moins affectif.

C'est parce que tout le monde est plus ou moins émotif.

C'est parce qu'on est plus ou moins passionné.

Il y a donc un certain degré de l'influence morale.

D'après la psychologie rationnelle, l'homme est formé de deux substances absolument hétérogènes : le corps matériel et l'âme immatérielle. Ces deux substances sont unies de telle sorte que l'homme qui en est composé dépend de leur réaction réciproque et harmonique. De

même son parfait développement dépend de leur réaction.

L'âme et le corps dépendent donc l'un de l'autre dans nos besoins, dans nos désirs, et jusque dans la moindre de nos émotions.

Par le mot d'affection on indique simplement un mode de sentir, une manière d'être quelconque de l'âme.

Les mots impression et sentiment désignent également l'action des objets sur l'âme. L'impression s'arrête aux sens, le sentiment va au cœur. Tous les deux déterminent en nous des ébranlements nerveux, des émotions de plaisir et de joie, de douleur et de tristesse, sources premières de nos passions.

* * *

Kant, dans un passage de son *Anthropologie*, appelle les émotions des maladies de l'âme.

William James appelle l'émotion la conscience de l'expression, et par l'expression il entend surtout l'expression périphérique, les mouvements, les gestes, les attitudes.

M. Schadwarth H. Hodgson remarque que les émotions peuvent être considérées comme une espèce, un mode de sentiment, dépendant de la constitution et de l'opération du système nerveux.

L'émotion est le sentiment où l'élément organique s'exagère et qui tend à échapper ainsi à la direction de l'idée. Elle est l'excitation plus ou moins vive de notre

sensibilité. Elle est le facteur le plus important de la vie individuelle et la force naturelle la plus puissante que nous connaissons. Elle règne en souveraine sans que les éléments intellectuels viennent s'y mêler ou les troubler.

« L'émotion, dit M. Th. Ribot dans son essai sur les passions, est un état primaire et brut, la passion est de formation secondaire et plus complexe. L'émotion est l'œuvre de la nature, le résultat immédiat de notre organisation ; la passion est en partie naturelle, en partie artificielle, étant l'œuvre de la pensée, de la réflexion appliquée à nos instincts et à nos tendances.

L'émotion s'oppose à la passion, comme en pathologie l'état aigu et l'état chronique. La passion comme la maladie chronique a des poussées imprévues qui la ramènent à la forme aiguë ; c'est-à-dire au fracas de l'émotion ; une passion à longue durée est toujours traversée par des accès d'émotion. »

« Emotion est une modification brusque de l'affectivité. » (Babinski).

« D'après Dupré, l'émotion est un traumatisme d'origine interne, de source endogène, de nature psychique, consécutif à un choc moral ou à une série d'impressions affectives internes, dont l'irradiation centrifuge ébranle indirectement l'ensemble du système nerveux sympathique et cérébro-spinal. »

L'émotion a pour caractère de commencer par un choc, une rupture d'équilibre et se définit par deux caractères principaux : l'intensité et la brièveté.

Spencer conçoit toutes les émotions sous la forme d'un choc, d'une décharge nerveuse. « Tout sentiment, écrit-il, périphérique ou central, sensation ou émotion est le simultané d'un ébranlement nerveux, et le résultat d'une décharge nerveuse qui a deux effets sur le corps, l'un général, l'autre particulier. »

« Les états affectifs, dit-il, comme l'amour, la haine, l'admiration, sont des systèmes complexes où les émotion comme la joie, la colère, la crainte peuvent entrer à titre d'éléments particuliers, tandis que ces éléments sont des phénomènes simples. »

Raymond et Janet disent que : « Chez l'homme normal, les émotions se présentent sous deux formes qu'il est important de séparer : tantôt on désigne sous le nom d'émotion une modification rapide, presque subite de l'état psychologique d'un individu, c'est l'émotion choc, tantôt on désigne sous le nom d'émotion un état psychologique plus ou moins permanent, c'est l'émotion sentiment. » °

L'émotion choc se produit la première après une nouvelle bonne ou mauvaise et se traduit par un ensemble plus ou moins cohérent de phénomènes psycho-moteurs.

L'émotion sentiment succède à l'émotion choc.

L'émotion choc se décompose en deux moments : un moment de surprise et un moment d'émotion spéciale et aigue : la joie, la colère, la tristesse, le désespoir, etc.

La surprise, dit M. Ribot, à un plus haut degré d'étonnement est un choc produit par ce qui est nouveau et inattendu.

Nous connaissons tous le plaisir et la douleur. Ils ne sont jamais confondus avec la pensée, ils mettent la volonté en jeu. Quelquefois nous sommes excités ou réveillés, nous sentons quelque chose qui n'est ni plaisir ni douleur. Tel est le choc de la surprise, telles sont aussi les émotions qui accompagnent souvent la cessation de l'état de plaisir et de douleur proprements dits.

* * *

Ribot réduit à deux groupes les phénomènes causés par l'ébranlement émotionnel : 1° modifications de l'innervation musculaire ; 2° modifications vaso-motrices.

Il décompose l'état émotionnel de la façon suivante :

1° Un état intellectuel, perception ou l'idée ;

2° Un état affectif, l'émotion ;

3° Les états organiques et les mouvements résultats de cette émotion.

« Les émotions, écrit Longe, sont des entités, des forces, des substances, des démons qui saisissent l'homme et déterminent chez lui des manifestations physiques et mentales, la tristesse m'a saisi, une joie m'est venue, la colère me domine, l'effroi m'envahit. »

Elles provoquent et déterminent leurs expressions physiques, c'est-à-dire une sorte de réalisation physique.

Chaque émotion coïncide toujours avec les caractères physiques précis, elle a sa physionomie propre au point de vue mental et au point de vue organique.

Longe avait établi deux phénomènes primordiaux de

l'émotion : les phénomènes musculaires et les phénomènes vaso-moteurs. « L'émotion, écrit-il, n'est que la conscience des variations neuro-vasculaires. » Toutes les variations sécrétoires, nutritives, motrices, thermiques ou psychiques qui la caractérisent sont, d'après lui, des conséquences de l'état circulatoire ou vaso-moteur.

« Les phénomènes moteurs et organiques, écrit Paul Dolché, qui résultent de l'ébranlement et de la diffusion sont sténiques ou asthéniques suivant que les émotions sont excitantes ou dépressives. »

« Le choc psychique a des effets soit d'excitation, soit de dépression, soit de déviation fonctionnelle. » (Dupré).

« Si l'intensité du choc émotionnel est un facteur de premier ordre, chez certains sujets les émotions répétées créent un état de déséquilibre nerveux qui s'exagère graduellement, à mesure qu'elles se répètent, et il se produit ainsi à la longue et quelquefois rapidement, une sorte d'hypersensibilité, un état d'oxaphylaxie émotive (Dupré) et chaque émotion tend de plus en plus à se traduire par des effets hors de proportion avec sa cause. L'épuisement nerveux, au moindre traumatisme, fera monter à la surface les conséquences de l'émotion. » (Dalché).

L'émotion ne peut se produire en dehors des variations physiologiques, physico-chimiques, mécaniques.

Suivant la quantité des éléments organiques et des éléments sensitifs correspondants qui font l'intensité de l'état émotionnel, chaque émotion agréable ou pénible se présente avec des troubles soit violents, soit durables. Chaque émotion peut pour cela rentrer dans le domaine

de la pathologie, parce qu'elle peut aller jusqu'à briser les ressorts de l'organisme.

Mosso nous a appris les effets généraux vaso-constricteurs de l'émotion.

La réaction vasculaire périphérique qui produit la pâleur s'accompagne volontiers d'une réaction vasculaire profonde consécutive, aboutissant à la congestion viscérale.

En même temps que la tachycardie émotive (Vaquez, Lian, Mallet), cause fréquente d'hypertrophie du cœur (Collet), l'émotion provoque une élévation de la pression artérielle suivie d'hypotension (Etienne et Richard). Les émotions répétées amènent une hypertension permanente, la pression, surtout la minima, s'élève d'une façon progressive (Delavierre). Ces états sont en rapport avec la vaso-constriction périphérique.

« La colère, la peur, la fatigue s'accompagnent souvent de changement dans la constitution du liquide sanguin. » (Ribot). Polyglobulie, hyperglycémie, diminution de l'alcalinité, augmentation de la coagulation sont les manifestations sanguines qui traduisent les changements dans la constitution du sang. Ces manifestations témoignent donc l'influence qu'exercent les émotions sur les organes hématopoïétiques.

On a remarqué qu'une émotion vive peut provoquer des vomissements biliaires, de l'ictère, quelques perturbations gastro-intestinales, des crises de diarrhée, des troubles urinaires (polyurie), des palpitations persistantes

avec dyspnée, de la tachycardie caractéristique, de sensation pénible de cœur gros.

On a observé qu'un choc émotionnel ou une série d'émotions répétées peuvent produire la suppression brusque des règles. « J'ai vu des femmes, dit Dusourd, dont la menstruation marchait régulièrement, avoir, de suite une perte foudroyante au moment où elles éprouvaient une forte et subite commotion morale, de la frayeur, de la colère, de la douleur. »

On cite des cas où une émotion vive peut provoquer des hémorragies : cérébrales, nasales, pulmonaires, utérines, la rupture d'une artère anévrysmatique; une hernie; l'avortement et même une mort subite.

On cite aussi des cas où une émotion vive pouvait amener diverses maladies nerveuses, convulsions, épilepsie, goître exophtalmique, paralysie agitante, hémiplegie. « Le rôle avéré d'une émotion dans l'apparition de la paralysie plaide fortement pour une hémiplegie hystérique. » (Collet.) Une émotion morale vive, la frayeur, par exemple, peut être la cause immédiate de la chorée.

On cite des cas où une émotion vive peut subitement blanchir les cheveux, et des cas où quelques personnes ont même perdu leurs cheveux à la suite d'une émotion vive.

Hack Tucke a cité à plusieurs reprises des individus qui sont devenus aveugles et sourds à la suite d'une forte émotion.

Mais certaines émotions exercent un effet curatif des plus heureux sur un organisme souffrant. On a remarqué

que la plupart de nos maladies peuvent être modifiées dans leur évolution, même quelquefois guéries par une émotion.

On a observé aussi qu'une émotion vive, une violente secousse produite par un bonheur ou même par un malheur inattendu pouvait amener une heureuse réaction dans l'organisme des personnes atteintes de la mélancolie suicide et les réconcilier avec la vie. Mais si divers exemples prouvent l'utilité de ces réactions dans certains cas, elles doivent toujours être provoquées sous la conduite d'un praticien éclairé, si non on courrait le risque d'échouer et même de hâter l'accomplissement des projets meurtriers que l'on veut prévenir.

Il faut cependant remarquer que l'émotion a une action dissolvante sur l'esprit, elle diminue sa synthèse et le rend, pour un moment, misérable.

L'émotion rend des gens distraits, elle les rend quelque fois anesthésiques. D'après Dumas, les grandes émotions paralysent l'attention. Il convient de remarquer qu'une émotion peut provoquer l'amnésie momentanée. M. Janet cite des cas nombreux où la grande émotion est venue anéantir brusquement des efforts de la volonté.

CHAPITRE II

LA JOIE

« La joie, comme l'a dit Aristote, est l'accompagnement de l'acte parfait. »

L'activité parfaite d'une faculté ou d'un organe s'accompagne de la joie de cet organe ou de cette faculté et l'activité parfaite de l'ensemble de la vie habituelle s'accompagnera de la joie de l'être, de la joie de la vie.

La joie est la conscience d'une vie harmonieuse. Elle vient de l'âme. Elle exprime une psychologie fine et juste.

D'après Spencer, la joie se manifeste sous la forme aiguë d'un choc émotif.

L'homme jouit dans la joie, il n'éprouve qu'un sentiment de puissance ou une sensation de plaisir qui sont les caractères de son état affectif.

Chez l'homme normal on peut constater deux formes de joie caractérisées par la prédominance du sentiment de puissance ou par la prédominance du plaisir moral, d'où la joie périphérique et la joie cérébrale.

Dans la joie cérébrale nous trouvons au premier plan le plaisir moral et l'excitation mentale.

En présence d'une excitation légère, l'esprit éprouve un sentiment aigu et spécial de plaisir cérébral et il réagit par une idéation plus vive comme il réagit à l'excitation épuisante de la douleur.

Toutes les causes qui affinent ou surexcitent la sensibilité tendent à faire prédominer les manifestations du plaisir sur celles de la joie.

Toutes les causes inverses tendent à faire prédominer les manifestations de la joie sur celles du plaisir.

Nous savons tous ce qu'il faut entendre par la joie. Nous connaissons tous ses effets par une expérience quotidienne. Essayons d'observer un homme joyeux :

Le joyeux sent sa puissance non seulement dans son cerveau qui fonctionne mieux mais dans tous ses organes.

L'augmentation de son tonus musculaire donne naissance à un sentiment de bien être et de légèreté qui s'oppose très nettement à la fatigue et à la lourdeur de la tristesse. Le joyeux se sent léger comme tous ceux dont les muscles sont puissants et reposés. Il sent le besoin de se mouvoir, il s'agite avec promptitude et vivacité, il gesticule avec force. Ainsi, par exemple, les enfants joyeux sautent, dansent, frappent des mains.

Les yeux d'un homme joyeux rayonnent, ils étincel-

lent. Les larmes viennent souvent à ses yeux. Il sent sa joie dans les muscles et ses joues qui se contractent par suite d'une augmentation de leur innervation latente. Son visage prend une forme arrondie (c'est l'opposé du visage long et mou, des traits pendants des mélancoliques). Son sourire et son rire proviennent d'un excès d'impulsion nerveuse dans les muscles du visage et de la respiration, de même, si sa voix s'élève, si des chants et des cris de joie se font entendre, c'est que les muscles du larynx et de la respiration ont une tendance involontaire à une suractivité.

Ainsi le joyeux sent sa joie dans sa tête qui se redresse, dans son thorax qui se comble, dans ses jambes plus sûres.

La facilité des efforts physiques et mentaux s'unissent pour donner au joyeux le sentiment de sa puissance.

La confiance en soi-même, l'optimisme excessif à l'égard de la vie et toutes les idées que ses sentiments engendrent ne sont que la traduction affective et mentale du sentiment organique de puissance.

Dans la joie normale le sujet sait pourquoi il est joyeux, il se représente confusément ou clairement la cause de sa joie et cette représentation sert de stimulant à ses diverses fonctions mentales. Ainsi cette représentation produisant la joie par l'intermédiaire du cerveau, provoque la plupart des phénomènes physiologiques qui caractérisent la joie.

* * *

La joie coïncide toujours avec les caractères physiques

précis, elle a sa physionomie propre au point de vue mental et au point de vue organique. Dumas ne croit pas que la joie puisse se produire en dehors des variations physiologiques, physico-chimiques, mécaniques.

Il y a dans la joie la dilatation vasculaire, l'hypérémie fonctionnelle et l'excès de l'agent des combustions : l'oxygène.

Dans la joie la circulation cérébrale est plus active, l'afflux sanguin, les échanges et les oxydations cérébrales augmentent dans la même proportion que l'activité psychique.

En même temps l'activité cérébrale retentit sur les fonctions cardiaques et respiratoires pour les accélérer.

Le cœur s'accélère, le pouls devient plus rapide, la tension artérielle plus élevée.

« Aux systoles plus rapides et plus fortes correspond un sentiment de bien-être que nous exprimons par les termes : avoir le cœur léger, et dans les cas de vaso-dilatation périphérique et d'hypotension, ces termes sont l'expression d'une vérité physiologique. » (Dumas.)

Le rythme respiratoire s'accélère. La respiration devient à la fois plus rapide et plus ample. Cette suractivité respiratoire avec ses inspirations profondes et rapides, favorisées par la tonicité des muscles thoraciques, entraîne du côté des poumons un sentiment de plénitude et de liberté bien souvent décrit par les poètes.

« D'après Meynert, l'activité mentale de l'écorce paralyse les fonctions vaso-constrictives de cellule corticale et détermine une hyperhémie fonctionnelle non seule-

ment dans le cerveau tout entier, mais dans parties périphériques.

« Enfin, la suractivité motrice contribue, par le travail musculaire que l'exprime, à accélérer la respiration, le cœur et à entretenir la vaso-dilatation. »

Les modifications respiratoires et circulatoires s'accompagnent de modifications plus profondes dans la vie des tissus. Nous savons que la nutrition et les échanges sont beaucoup plus actifs dans la joie que dans la tristesse.

On sait que la circulation plus rapide facilite la nutrition des tissus. L'activité cérébrale exerce sur la nutrition générale une influence trophique et ce rôle trophique est exagéré par cette activité et l'hypertémie fonctionnelle.

La joie d'origine morale entraîne la combustion des matières azoteuses. Les phénomènes secondaires de température, de coloration, d'expression sont la conséquence ou la traduction des précédents.

Le poids du corps augmente dans la joie.

L'urée, l'acide phosphorique et l'acide carbonique augmentent aussi.

C'est donc que la joie correspond à une nutrition meilleure — que la tristesse — ainsi qu'à des combustions et des échanges plus actifs et c'est là une différence profonde irréductible qui tient à la différence des processus vitaux qui s'accomplissent dans les éléments anatomiques.

Pendant la joie et la tristesse on remarque que toutes

les causes qui favorisent la diminution de l'eau dans le sang favorisent ainsi l'augmentation des globules et toutes celles qui favorisent l'augmentation de l'eau diminuent le nombre des globules par un mécanisme inverse. Ces variations du nombre des globules sont relatives à un volume constant de sang et non à la totalité, c'est d'une hyperglobulie ou d'une hypoglobulie apparentes qu'il s'agit toujours quand on parle de variations brusques, comparables entre elles, et c'est l'hyperglobulie et hypoglobulie apparentes qui sont en rapport précis avec l'état vasculaire.

« Une joie, écrit Lange, est plus ou moins intense suivant que les artérioles sont plus ou moins dilatées et que toutes les fonctions, tous les muscles, tous les tissus participent plus ou moins à l'état général.

« Tandis que chez l'affligé le spasme vaso-moteur détermine une dystrophie des organes et une vieillesse précoce, l'état directivement opposé de la circulation dans la joie amène une riche alimentation des organes et des tissus ; toutes les parties du corps profitent bien et se conservent plus longtemps ; l'homme content, disposé, est bien nourri et reste jeune longtemps. »

Donc, la joie rajeunit, elle est le soutien de la santé, car elle est favorable dans toutes les affections, elle est le « contre-poison » de la maladie. Mais il faut cependant remarquer que les grandes émotions de joie exercent une influence de désorganisation au moins pour leurs premiers effets. D'après Dumas, une joie aigue dissocie les synthèses mentales qui se forment, paralyse l'attention, éparpille la volonté.

CHAPITRE III

LA TRISTESSE

Le chagrin est la douleur morale à l'état aigu, il brise les ressorts de la vie.

La tristesse est le chagrin chronique. Elle est la conscience plus ou moins sourde des phénomènes qui s'accomplissent dans le corps. Elle ronge les ressorts de la vie.

La teigne ronge les vêtements, le ver ronge le bois, ainsi agit la tristesse sur le cœur de l'homme, dit le livre des proverbes. L'Ecclésiastique ajoute : « C'est la tristesse qui hâte la mort, elle ôte toute énergie et l'abattement du cœur fait baisser la tête. »

D'après Spencer, la tristesse se manifeste sous la forme aiguë d'un choc émotif.

La tristesse peut être normale et morbide ; active et passive.

La tristesse passive est caractérisée par la douleur sans réaction ; l'homme est triste, il est abattu, il pense peu, il reste immobile et muet.

La tristesse active est caractérisée par la douleur avec réaction ; l'homme s'agite, il parle, il pleure, il crie et se lamente. Le premier sentiment s'accompagne d'une douleur morale, une souffrance morale.

La tristesse passive et la tristesse active chez un sujet normal et chez un sujet malade sont toujours postérieures à un épuisement cérébral. « Elles sont corrélatives de l'épuisement mental. »

Dans la tristesse morbide le sujet ne sait pas pourquoi il est triste, il ne cherche pas à le savoir, il se sent tout simplement épuisé et son découragement, son dégoût de toutes choses provient directement de la conscience de son impuissance.

Dans la tristesse normale, la cause morale n'est en général pas assez lointaine pour être oubliée, le sujet la connaît et s'il se résigne et se soumet c'est parce qu'il peut mesurer toute l'inutilité des protestations et des cris. Sa résignation est en partie volontaire.

Nous connaissons tous la tristesse par une expérience quotidienne.

Essayons d'observer un sujet triste : Il a l'impression de quelque chose qui pèse, il se sent oppressé, abattu. Il sent sa fatigue et son épuisement aussi bien dans le cerveau qui fonctionne mal que dans tous ses organes.

Il est souvent reconnaissable à son aspect extérieur. Il marche lentement, il chancelle, il se traîne les bras bal-

lants. Sa voix est faible, sans éclat, par suite de la faiblesse des muscles expiratoires et du larynx ; il reste inerte, affaîssé, muet. Sa nuque s'incline, sa tête pend, son visage s'allonge et s'effile par suite de la faiblesse des masseters et des muscles des joues, sa mâchoire peut même être pendante. Ses yeux paraissent grands, comme il arrive toujours quand les orbiculaires sont paralysés, mais il peut se faire aussi que la paupière supérieure tombe par suite de la faiblesse du muscle releveur, et recouvre une grande partie de la prunelle.

Bref, le sujet triste sent sa tristesse dans les muscles des joues qui retombent, dans sa tête qui pend sur la poitrine, dans ses bras qui sont ballants, inertes, dans ses jambes qui plient ou qui tremblent. ■

Les troubles physiques retentissent d'une façon plus précise dans la conscience : la saveur amère obsède les sujets ; le froid de la peau détermine soit des petits frissons entre cuir et chair, soit de grands frissons qui secouent, par moment, le corps tout entier.

Lassitude, lourdeur, fatigue concordent pour donner au sujet le sentiment et l'idée de son impuissance physique et mentale, qui sont les caractères de son état affectif.

Ce sentiment de lassitude, de lourdeur, de fatigue est la conséquence de la diminution du tonus musculaire. Il s'oppose très nettement au sentiment de bien être et de légèreté senti dans la joie.

La tristesse coïncide avec les caractères précis, elle a sa physionomie propre au point de vue mental et au point de vue organique.

D'après Dumas, la tristesse ne peut se produire en dehors des variations physiologiques, physico-chimiques, mécaniques.

Nous savons que les variations vasculaires retentissent profondément sur les autres variations organiques.

Dans la tristesse c'est la vaso-constriction périphérique (il ya donc une circulation périphérique languissante, une anémie périphérique) et cérébrale qui est le phénomène fondamental.

Largé caractérise la tristesse par une constriction générale des vaisseaux.

« Le système vaso-moteur, dit-il, se comporte, sous l'influence de la tristesse, d'une façon tout opposée à celle de l'appareil moteur volontaire. Pendant que ce dernier s'affaiblit et se relâche, les vaso-moteurs au contraire se contractent plus qu'à l'ordinaire ; de la sorte, le sang est exprimé des petits vaisseaux et les divers tissus et organes sont exsangues ; la conséquence immédiate de cette anémie est la pâleur, l'affaiblissement, le collapsus, les chairs sont moins pleines, leur couleur est blanche ; le relâchement des traits causé par la mollesse des muscles donne au visage une expression caractéristique et produit souvent l'impression d'un amaigrissement si rapide qu'il ne peut s'expliquer par des modifications de la nutrition comme une usure des tissus non suivie de la compensation. »

Pour lui c'est le phénomène périphérique, la vasoconstriction qui constitue le trait essentiel de la tristesse.

Darwin déclare que pendant la tristesse la circulation s'alanguit et que la respiration se ralentit. La circulation du cerveau est moins active, les échanges et les oxydations cérébrales diminuent dans la même proportion que l'impuissance, l'inertie psychique.

Le cerveau est privé de son excitant naturel : l'oxygène, pour cela son excitabilité diminue.

La parésie cérébrale et mentale retentissent sur les fonctions cardiaques et respiratoires pour les ralentir. Il y a donc le ralentissement du cœur et de la respiration.

L'anémie et l'inertie mentale ont comme conséquences les troubles de la nutrition ; elles diminuent donc le rôle trophique de la nutrition.

Le poids du corps diminue, on maigrit.

Les troubles chimiques se traduisent par une sensation générale liée à l'appauvrissement et à l'insuffisance de la nutrition.

L'urée, l'acide phosphorique et l'acide carbonique diminuent dans la tristesse, parce qu'elles correspondent à une nutrition insuffisante. Les combustions et les échanges sont moins actifs que dans la joie et c'est là une différence profonde qui tient à la différence des processus vitaux qui s'accomplissent dans les éléments anatomiques.



CHAPITRE IV

LA PEUR ET LA CRAINTE

*His maximum est periculum qui
maxime timent.*

Solluste. Catil, CL VIII.

La peur est un état émotionnel momentané de l'âme. C'est un état pénible de l'âme avec troubles des sens, produit par la perception rapide d'un danger réel ou imaginaire. « De toutes nos affections, c'est peut être la plus égoïste, la plus contagieuse, celle qu'on peut le moins dissimuler. »

C'est à propos de cet état de l'âme que les physiologistes et les médecins se sont rattachés à déterminer les relations qui existent entre le moral et le physique au moment de la crise elle-même.

On a considéré la peur comme une modalité normale de l'instinct de conservation.

On peut dire que la peur est purement subjective. Elle est différente suivant le sujet. La femme et l'enfant sont plus peureux que l'homme. Ce sentiment est de tous les âges.

L'état de la peur a des intensités diverses, des formes variées. La frayeur, l'effroi, la terreur et l'épouvante expriment par la gradation quatre états dans lesquels l'organisme éprouve encore une plus grande perturbation ; chez l'être habituellement peureux, ce sont de véritables paroxysmes de la fièvre continue qui le tourmente. La faiblesse physique est l'apanage habituel des gens peureux. Les malades et les débiles sont particulièrement prédisposés aux frayeurs. La grossesse et l'allaitement créent un état d'esprit très propice à leur éclosion. La solitude, l'obscurité et le silence y prédisposent ainsi que les fatigues excessives et la privation prolongée d'aliments. Une frayeur véritable est sans doute une expérience purement pénible. L'effroi est la forme de la peur la moins contagieuse, il glace, il pétrifie. La terreur est plus contagieuse et quelquefois va jusqu'à la panique. Quant à l'épouvante, sa contagion est extrême.

* * *

D'après Lange, la peur s'accompagne de la paralysie de l'appareil moteur volontaire et de la constriction

spasmodique des vaso-moteurs. Elle produit une constriction spasmodique de tous les muscles organiques.

Dans la peur, la paralysie des muscles volontaires est souvent précédée par un tremblement passager et convulsif qui s'annonce par un tressaillement soudain, un cri au premier moment de frayeur.

L'homme saisi par l'effroi soudain peut tomber paralysé à terre ou bien si l'innervation des muscles est incertaine, intermittente, il tremble, il chancelle, il bégaye d'angoisse.

La terreur s'accompagne d'une décoloration du visage qui reconnaît pour cause un arrêt momentané de la circulation et de la respiration.

Dans le poème intitulé : *Induction*, voici comment Sack-Ville décrit la terreur :

Next saw-we dread all trembling, how he shvok,
With foot uncertain proffer'd here and there ;
Benumb'd of specch, and with a ghasthy look,
Search' d'every place, all pale and deard for fear.

Ensuite, nous vîmes la terreur toute tremblante, frissonnante et annonçant au hasard un pied hésitant ; la langue glacée et l'œil hagard, elle examinait tout autour d'elle pâle et morte de peur.

Observons le peureux dans un de ces violents accès : son visage est pâle et défait, il se détend, ses traits tirés s'accroissent. Ses yeux grands ouverts, par suite de la paralysie des sphincters sont immobiles, hagards et fixes, son regard est effaré. Dans leur rétraction ses

paupières chassent en avant le globe de l'œil par une ouverture agrandie. Ses sourcils, au lieu d'être agités comme dans la crainte, demeurent élevés et fixes, ils sont immobilisés et maintenus dans une position oblique par une contraction violente des muscles. Ses lèvres sont livides, sa bouche reste béante, elle se sèche, la langue adhère au palais. Ses narines sont immobiles. Quant au tronc, les muscles qui s'y insèrent ont perdu toute leur puissance de réaction. Les bras se fléchissent et les mains se joignent, les genoux tremblent et fléchissent. La constriction spasmodique des vaso-constricteurs et l'anémie cutanée qui en résulte détermine la pâleur et le froid, symptômes subits et très accusés ; un frisson court dans le dos, le sang se glace, se fige dans les veines. La constriction vaso-motrice et l'anémie qui en résulte amènent toujours quelle que soit leur cause des frissons, des tremblements, des claquements de dents et ce sont là justement les expressions caractéristiques de l'angoisse. Ainsi, le frisson glacial qui parcourt et secoue tout le corps est la conséquence du reflux du sang vers le centre. La respiration se ralentit, le cœur et le pouls battent irrégulièrement, tumultueusement. « Suivant toute apparence les muscles organiques involontaires participent tous dans la peur à l'état spasmodique. Ainsi chaque contraction intestinale s'accompagne ordinairement de coliques, de crampes d'intestin, et l'homme effrayé commence bientôt à s'en apercevoir. » (Lange.) La voix devient rauque et brisée, elle expire sur les lèvres.

Souvent une longue syncope succède à cette violente concentration suivie quelque fois d'une mort subite.

La peur chez les enfants fait brusquement refouler le sang de la périphérie au centre, fait battre le cœur avec violence. Le pouls devient fréquent, souvent irrégulier, la respiration courte et précipitée. Les yeux ouverts et fascinés, l'oreille tendue, le corps immobile, l'enfant reste fixé sur l'objet de sa peur, jusqu'à ce qu'ayant épuisé toute sa puissance de contraction musculaire, il tombe dans une sueur de faiblesse.

Le premier effet de la peur ressemble beaucoup au frisson par lequel débute la fièvre. Ceux qui l'éprouvent sont affectés d'une sorte de resserrement spasmodique, leurs muscles tremblent, leur visage pâlit, leur langue reste glacée et comme immobile pendant toute la durée de la sensation. « Un froid subit semble opérer la rétrocession du sang de l'extérieur à l'intérieur. »

D'abord les signes évidents et habituels de la peur comprennent un dérangement organique, une détente musculaire accompagnée de violents efforts dans des directions particulières. Puis, comme résultat total, c'est une perte de puissance. Il y a augmentation de tension des yeux, de la voix, et un effort violent pour échapper au danger.

Le retentissement que la peur exerce sur les fonctions organiques est connu. Il n'est pas d'organe qui ne souffre par l'effet de la peur. La peur comprime toutes les fonctions assimilatrices, elle arrête ou ralentit incontestablement l'acte de la respiration. Suivant son intensité, elle

peut déterminer une accélération ou un ralentissement de l'activité cardiaque.

D'un côté affaissement physique accompagnant une souffrance générale et, de l'autre côté, volition intense, excitante, inspirée par le désir d'échapper au danger. C'est l'état précis où les fonctions organiques souffrent le plus, chacune d'entre elles pour être affaiblie. De même tous les muscles qui ne sont pas expressément stimulés montrent du ralentissement. La suppression de la salive est un bon exemple de l'affaiblissement des fonctions organiques.

Les malades et les blessés sont plus sensibles à son action que les bien portants. La peur fait survenir des complications chez les individus atteints de blessure. On a vu des blessés dont la guérison paraissait aussi assurée que prochaine, être mis en danger de mort par une frayeur inopinée.

On a vu des femmes d'une extrême susceptibilité nerveuse, chez lesquelles la peur détermine la suppression des menstrues, des lochies, du lait et quelquefois des hémorragies utérines graves et parfois même l'avortement.

Les anciens médecins ont remarqué que les violentes frayeurs peuvent causer l'aliénation mentale, la catalepsie, l'hydrophobie, des apoplexies pulmonaires et cérébrales et chez des anévrysmatiques, déterminer une rupture du cœur ou d'une grosse artère, accident immédiatement suivi de la mort.

Il est tout à fait hors de doute que la peur peut déter-

miner la paralysie, l'épilepsie, des troubles mentaux et diverses maladies nerveuses, de même une peur soudaine peut provoquer la mort.

En temps, d'épidémie, la peur, la crainte précipitent au tombeau de nombreuses victimes, tandis que le calme, le courage de l'âme semblent très souvent conjurer le danger.

On a remarqué des cas où, à la suite d'une frayeur subite, les cheveux d'un sujet auparavant noirs sont devenus complètement blancs. On trouve même quelques exemples authentiques d'une violente terreur faisant tomber les cheveux presque subitement.

Mais la peur peut aussi exciter nos forces quand elle est légère et agir comme stimulant sur le système nerveux, surtout si elle arrive dans un moment de tristesse, d'abattement.

Les effets de la peur peuvent aussi parfois provoquer un dénouement heureux dans quelques maladies.

* * *

La crainte que l'on a mal à propos confondue avec la peur, est ce sentiment d'inquiétude excitée dans l'âme par l'idée d'un mal que l'on redoute et dont on s'exagère les conséquences. Elle retentit sur les fonctions organiques. Ces fonctions souffrent plus ; elles peuvent être affaiblies. Elle peut diminuer et anéantir les forces musculaires et motrices. Elle s'accompagne de tremblement, de battements de cœur, quelquefois même de diarrhée.

Le caractère général de l'état mental de la crainte est une souffrance répandue dans toute la masse, une dépression générale : mélancolie, désespoir.

On porte le fardeau de sa peine, on est oppressé, plié par la tristesse, mais on est paralysé par la crainte.

CHAPITRE V

LA COLÈRE — LA RAGE

La colère est une sorte de délire aigu. Au point de vue moral, elle traduit indiscutablement un certain état de faiblesse mentale. Les coléreux manquent de force de volonté.

Il est des hommes qui s'irritent au moindre obstacle, il en est d'autres qui deviennent la proie d'une fureur aveugle. « Il est des gens qui sont d'une bonne pâte, il en est d'autres qui vivent perpétuellement en colère. »

Beaucoup de dyspeptiques se trouvent influencés par leur estomac. Minés par l'ennui, habituellement taciturnes, ils recherchent la solitude, s'obstinent à se mêler à la vie commune et fréquemment, sans aucun motif plausible entrent en fureur contre leurs proches, contre eux-mêmes.

Les femmes qui s'abandonnent à la colère voient la

fleur de leur beauté se flétrir rapidement. « Aucune colère, disait Montaigne, n'est si pénible ni si terrible que celle d'une femme jalouse. »

La colère est éminemment contagieuse.

Les symptômes de la colère varient à l'infini. Elle varie beaucoup suivant l'âge et le sexe de l'individu, suivant son caractère et son tempérament, suivant sa sensibilité et l'irritabilité, suivant le climat du pays où on habite, suivant la profession qu'on exerce, suivant son état de santé ou de maladie. Elle est variable chez les différentes races. On peut dire que la colère se modifie avec la civilisation ou les changements dans les coutumes des peuples. Chacun traduit cet état émotif d'une manière qui lui est personnelle.

Un spectateur attentif pourra facilement distinguer un homme irrité et furieux d'un homme joyeux ou gai à son attitude corporelle, à ses gestes et à son aspect.

Observons un individu robuste : chez lui on remarque d'abord accélération des battements cardiaques, le cœur bat violemment. L'action de son cœur est souvent vivement accélérée et même troublée ainsi qu'il arrive toutes les fois qu'on fait quelques grands efforts volontaires. « Le cerveau excité donne des forces aux muscles et en même temps de l'énergie à la volonté. » Sa respiration s'accélère, devient haletante. Chez lui la colère produit la dilatation des petits vaisseaux, l'augmentation de la circulation cutanée, d'où rougeur, chaleur, gonflement « turgor ». (Lange.) Il brûle et flamboie de colère, le sang lui monte à la tête. Son visage s'empourpre, rou-

git, se gonfle. Le sang lui bout dans les veines, les grosses veines se gonflent, se dilatent, ainsi son cou se gonfle et laisse voir les veines qui se dessinent sous la peau.

Sa physionomie présente de puissantes contractions musculaires. Ces contractions amènent sur le front les plis de la colère. Son regard s'anime, s'enflamme. Ses paupières dilatées découvrent le globe de l'œil, injecté de sang, qui paraît ainsi sortir de l'orbite. Ses narines se dilatent, palpitent et les lèvres violemment rétractées et tirillées par le muscle labial laissent apercevoir les dents. Sa voix devient rauque, sa parole est saccadée et entrecoupée de cris. S'il n'arrive pas à articuler une parole, l'homme furieux bégaye, bredouille et enfin rugit. Par suite d'une sécrétion salivaire intense, l'écume lui sort de la bouche. « S'il est irrité il bondit, ferme les poings, agite ses bras autour de lui ; il fait des grands pas, il serre les dents, il injure, il menace, il frappe du pied, il tonne et fulmine, il hurle de rage. » (Lange.) Enfin, ses forces sont prodigieusement développées, décuplées et la détente musculaire qui accompagne ce bouleversement de l'âme et du corps est brève et violente, son émotion a réagi, elle est satisfaite.

Chez les individus faibles, le tableau symptomatique est tout autre. Chez lui, le sang refoulé vers les viscères semble y séjourner : les battements du cœur sont à peine perceptibles, paraissent même suspendus ; le pouls est petit, serré et fréquent. Il respire difficilement, il suffoque. Son visage pâlit presque instantanément, se décolore entièrement. Ses yeux sont fixes sous les sour-

cils contractés; ses mâchoires et ses lèvres sont serrées. Un tremblement convulsif agite ses membres. Une sueur froide se répand sur tout son corps. Ecrasé, pour ainsi dire, sous le poids de sa colère ce malheureux parfois ne peut ni remuer ni articuler une parole. Il reste immobile et silencieux. Tous ces symptômes éclatent au milieu d'un silence bien plus impressionnant que l'agitation, les cris et la violence des accès de colère expansifs.

* * *

Dans la colère, on observe les effets d'une excitation violente du système nerveux sympathique. Dans les formes expansives de la colère, cette partie du système nerveux provoque à la périphérie du corps une dilatation générale de tous les vaisseaux sanguins et une congestion aiguë et presque instantanée de tous nos organes. Dans les autres formes, son excitation amène au contraire un rétrécissement général, une vaso-constriction de tous les vaisseaux sanguins, une anémie rapide et générale de la peau et de la congestion seulement dans les organes profonds.

Les troubles organiques dépendent tous de l'excessive activité du système. La rougeur de la face, de la tête et des autres parties, la dilatation des veines du tronc, du cou, sont le résultat des battements plus rapides du cœur, il y a une stase passagère du sang. Si la respiration demeure suspendue pendant quelques instants et le

cœur semble cesser de battre, la colère provoque dans ce cas une pâleur extraordinaire et immédiate. La coloration du visage varie suivant les sentiments qui la provoquent.

Un pareil bouleversement de l'économie entraîne les troubles organiques variables dans leur gravité.

La colère qui, dans ces manifestations physiques, peut simuler si exactement la folie (*ira furor brevis est*) détermine plus rarement des troubles mentaux et arrive quelquefois à donner la mort.

Tissot cite quelques cas, en partie authentiques, de morts soudaines survenues dans un violent accès de fureur.

Dans de violents accès de colère, on a vu plusieurs fois les artères devenir anévrysmatiques, se rompre et déterminer la mort subite. Sylva, Valentinien, Nerva, Venceslas, Isabeau de Bavière et de nombreux personnages illustres moururent à la suite d'un accès de colère.

La colère peut déterminer l'apparition de désordres sérieux. On a observé des cas où une vive colère provoque des hémorragies nasales, pulmonaires. Dans les nuits qui suivaient les luttes émouvantes de la Convention, Robespierre éprouvait des hémorragies nasales qui inondaient son lit. Marat ne pouvait soutenir une discussion un peu vive sans être saisi d'un accès de fièvre.

L'influence de la colère sur le foie est particulièrement directe et certains observateurs, prenant indûment l'effet pour la cause, ont considéré que la source de la colère résidait dans une altération de cet organe. Immédiate-

ment après un accès de colère il n'est pas rare de voir survenir des déjections ou des vomissements bilieux, quelquefois même l'ictère et l'hépatite, ainsi que les hernies plus ou moins volumineuse.

Les anciens médecins avaient déjà remarqué que la syncope, les convulsions, l'épilepsie, l'apoplexie, la paralysie, l'encéphalite, l'hystérie et la manie furieuse ne sont que trop souvent le résultat de cette funeste émotion.

On a observé aussi l'avortement chez les femmes enceintes dans les violents accès de colère.

M. Darwin a observé chez un enfant de quatre mois que le premier symptôme d'une manifestation approchante de colère était l'affluence du sang dans le crâne découvert. Dans une colère excessive, comme dans toutes les passions violentes, l'action du cœur est empêchée, la face devient pâle, livide, les fonctions digestives et autres souffrent nécessairement du retrait du sang et de la puissance nerveuse.

La colère peut aussi accroître les forces musculaires et motrices, en quelque sorte indéfiniment.

CHAPITRE VI

L'EMBARRAS, L'IMPATIENCE ET LE DÉSAPPOINTEMENT

L'embarras produit, écrit Lange, une incoordination motrice. Cette incoordination est déterminée par les troubles fonctionnels de la moelle (augmentation de l'irradiation).

L'homme embarrassé n'est qu'à moitié maître de ses muscles ; il ne peut articuler ses mots qu'avec peine, il bégaye, il bredouille, il porte ses mains au hasard autour de lui, il lâche ce qu'il tient, tourne les yeux çà et là, marche sans sûreté, tombe sur ses jambes. Un enfant très intimidé peut à s'y méprendre présenter l'image d'un commencement de danse de Saint-Guy, maladie qui, dans la première période, consiste justement dans une imparfaite coordination des mouvements volontaires.

On peut aisément remarquer une innervation analogue dans l'innervation des vaso-moteurs, les petits vaisseaux sont alternativement dilatés ou diminués sans cause apparente, d'où changements fréquents de couleurs, pâleur et rougeur successives.

Impatience. — S'accompagne d'un état spasmodique, d'une tendance à la contraction dans tous les muscles organiques involontaire et des suites diverses de contractions de ce genre : envie fréquente d'évacuer les différentes sécrétions et excréctions, état fébrile présentant réellement quelques-uns des principaux symptômes de la fièvre, battements de cœur, pouls accéléré, frissons, insomnie. L'impatience est accompagnée par une innervation plus vive des muscles volontaires qui s'exprime par une tendance au mouvement.

Le désappointement est accompagné d'une paralysie de l'appareil moteur volontaire qui se manifeste par un sentiment de fatigue, de relâchement et une répugnance à tous efforts.

TROISIEME PARTIE

LA VOLONTÉ



DE LA VOLONTÉ

La volonté est le phénomène par lequel l'âme se détermine à agir, elle met en jeu la force motrice, elle suit avec plus ou moins de célérité les ordres de l'entendement, elle hâte ou diffère ses manifestations d'après les conseils de la prudence et de la réflexion.

La volonté n'est que le mouvement imprimé à l'existence qui à son tour ne doit être mise en action que par les lois qui constituent son essence.

En psychologie pure, le mot volonté désigne la faculté qui décide, en dernière analyse, de chacun de nos actes. Elle est le résultat de la coalition des divers attributs de la pensée.

La volonté est nulle ou presque nulle chez les animaux, mais elle devient plus manifeste et plus complexe chez l'homme à mesure qu'il s'éloigne de l'état primitif, parce qu'elle est un appareil de perfectionnement, un produit de civilisation. Seulement elle n'est pas identique chez

tous les êtres humains et ne se manifeste pas de la même façon chez tous les individus.

Pourquoi donc elle n'existe pas au même degré chez tous ? Pourquoi ne déployons-nous pas tous la même activité ?

C'est parce qu'elle se trouve généralement gouvernée chez l'un par les instincts, les appétits physiques, chez l'autre par les sentiments, enfin chez le troisième elle est gouvernée par l'idée raisonnée, la raison pure. Et si on admet l'égalité de la force psychique chez tous les êtres humains, la différence d'activité de la volonté, voir même l'intelligence, doivent résider uniquement dans les tendances physiques non maîtrisées ; c'est là évidemment que nous trouvons l'explication de cette différence. Nous devons y découvrir ainsi la cause qui peut empêcher l'acte de se produire chez certains individus en réponse à la force initiale ou impulsion psychique, alors qu'elle se produit invariablement chez tous.

La volonté à son degré inférieur provient de l'activité de l'âme en union intime avec le corps et les organes, et diminuée de ce fait d'une partie de sa puissance purement intellectuelle. La volonté, déterminée par les notions sensibles et conditionnelles est imparfaite, parce qu'elle est entièrement gouvernée par les sens. Au contraire, la volonté, gouvernée par la raison pure et dépendant uniquement de l'âme matérielle serait la vie et la bonne.

La volonté saine tend toujours à l'harmonie des actions vitales. Elle fait vivre ; il en est de cette faculté comme

de la mémoire ; son affaiblissement est un symptôme de caducité. Avec elle disparaît ce que l'homme appelle le caractère, attribut non moins essentiel qui constitue la physionomie de l'âme et qui n'est autre chose que la volonté mise en action et appliquée d'une manière stable à tous les actes moraux de la vie.

C'est par la volonté qu'on voit triompher les hommes de tous les obstacles, parce qu'elle rend par la réflexion pleinement conscients les divers éléments du conflit qui se déroule entre nous, qu'elle juge complètement, froidement, en spectateur impartial. Vouloir c'est nous mettre dans les conditions les plus favorables pour arrêter sainement notre détermination, puis une fois ce jugement porté donner à la résolution prise, par l'attention accumulée sur elle, assez de force pour qu'elle s'impose dans l'esprit et se réalise en fait. Apprendre à vouloir, c'est apprendre à discipliner l'attention et mettre l'attention au service de l'intelligence. Mais la volonté ne doit pas être un simple effort voulu de l'esprit, une sorte de tension nerveuse spontanée, il faut qu'elle soit déterminée par des idées, qu'elle soit suggérée par des impressions psychiques. Et la subordination des diverses activités psychophysiques au contrôle réfléchi de l'intelligence, constitue la qualité principale du succès en ce qu'elle rend capable d'agir malgré l'obstacle ou la difficulté conformément à une décision ou à un principe préalablement arrêté. Elle semble désirable avant toute autre qualification car elle assure le maximum d'harmonie intérieure. A un certain degré de développement

psychique, la volonté se trouve associée constamment et intimement au moi central et elle permet de diriger nos pensées, de modérer ou d'exalter, selon les cas, nos émotions ou impulsions que nous éprouvons, et de régner souverainement sur nos états sensoriels. Elle permet aussi dans ce cas de modérer ou d'arrêter nos passions en leur évolution et se trouve utilisable pour agir sur les tissus les plus profonds de notre organisme, car il n'est pas de phénomène psychique ou physique sur lequel la volonté ne puisse prétendre d'agir avec la plus parfaite décision.

* * *

Pascal écrivait : « La volonté est un des principaux organes de la créance, non qu'elle forme la créance, mais parce que les choses sont vraies ou fausses selon la face où on les regarde. La volonté qui se plaît à l'une plus qu' à l'autre, détourne l'esprit de considérer celle qu'elle n'aime à voir, et ainsi l'esprit, marchant d'une pièce avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle aime, et ainsi il en juge par ce qu'il voit. »

Leibnitz disait dans le même sens : « Nous pouvons nous faire croire ce que nous voulons, en détournant l'esprit d'un objet désagréable, pour nous appliquer à un autre qui nous plaît, ce qui fait qu'en envisageant davantage les raisons d'un parti favori, nous le croyons enfin, plus favorable. »

Zimmermann, en 1776, disait : « Je puis assurer,

d'après ma propre expérience, que dans les crises les plus fatigantes, si l'on parvient à distraire son attention, on peut non seulement adoucir le mal que l'on sent, mais quelquefois le faire disparaître. »

Liebeault écrit dans sa *Thérapeutique suggestive* : « Le chlubre philosophe Kant, sujet à des palpitations et souvent oppressé, triomphait de tous les symptômes maladifs dont il était affecté en transportant son attention sur un travail de tête appliquant. Il se mettait très vite en une sorte de sommeil, ce qui lui permettait, en concentrant ainsi son esprit, de perdre la conscience de ses maux. »

Cabanis écrit dans ses « *Rapports du physique et du moral* » : « Nous savons avec certitude que l'attention modifie directement l'état local des organes, puisque, sans elle, les lésions les plus graves ne produisent souvent ni la douleur ni l'inflammation qui leur sont propres, et qu'au contraire une observation minutieuse des impressions plus fugitives peut leur donner un caractère important ou même occasionner quelquefois des impressions véritables, sans cause réelle extérieure ou sans objet qui les détermine. »

Feuchtersleben écrit dans *L'Hygiène de l'âme* : « On dirait que dans certains cas, pour être guéri on n'a qu'à vouloir l'être. On a vu des gens condamnés à garder le lit, trouver assez de force pour se sauver dans un incendie qui menaçait de les faire périr. Puisque l'imagination peut attirer sur l'homme tant de périls et de souffrances, ne doit-elle pas aussi avoir la puissance de le rendre

heureux ? Si, pour me croire malade, je le deviens réellement, ne puis-je aussi conserver ma santé par une ferme persuasion que je me porte bien ? »

« On arrive au but lorsqu'on y tend de tous ses efforts, car le désir n'est que l'expression des besoins de notre nature. Combien d'ambitieux réunissent dans la recherche des honneurs et des richesses ? En serait-il autrement pour la santé ? »

Liebault dit : « Il est un art de faire réagir le moral sur le physique, non seulement chez les autres, mais aussi sur soi-même, uniquement en concentrant son attention sur l'idée d'être guéri. Energie, précision dans les résultats, qualité qu'aucun remède n'a à un aussi haut degré, tout homme en possède l'agent. Non pas que je nie les propriétés et l'utilité des médicaments (je viens ajouter à la thérapeutique et nullement la détruire), mais une simple négation de la maladie est toujours bien interprétée dans l'organisme et suffit à elle seule pour amener de belles guérisons. Car la médecine morale est ce qu'il y a au monde de moins empirique. Seulement en concentrant sa pensée avec intention d'être guéri, on a déjà une science de l'art médical, en tant qu'appliqué à produire des effets curatifs. J'ai pu moi-même m'enlever une hémicranie par deux fois et en quelques minutes, seulement en exprimant le désir, tandis que je regardais un objet avec attention. »

M. Coste de Lagrave, dans une observation personnelle publiée dans la *Revue de l'Hypnotisme*, 1890, éveille l'attention méritante sur les lignes écrites par Liebeault.

M. Payot, dans son livre sur *L'Education de la volonté* cherche uniquement dans la volonté éclairée et raffermie un moyen de régler sagement nos occupations et notre conduite.

M. Beck, dans un article paru dans la *Revue de l'Hypnotisme*, 1897, signale divers travaux parus en Amérique sur la question de suggestion.

Cependant les magnétiseurs, « suggestionneurs sans le savoir », avaient, de longue date, remarqué que nous pouvions agir sur nous-mêmes comme sur un autre. Ce pouvoir, il l'avaient désigné sous le nom d'automagnétisme.

Par exemple nous lisons dans un Manuel de magnétisme de Crémieux : « Nous pouvons nous magnétiser nous-mêmes d'une manière efficace dans le cas de douleurs locales, de petits accès de fièvre, après une trop grande tension d'esprit. Dans les cas graves, la magnétisation faite par une autre personne vaut beaucoup mieux, mais l'automagnétisation peut rendre des services. » L'automagnétisation est l'autosuggestion matérialisée par certaines manœuvres ou passes magnétiques.

« Dans l'antiquité, les enseignements de Zenon furent une admirable école stoïcienne où se développèrent lentement des volontés calmes et fortes. En apprenant à mépriser la douleur, les stoïciens lui retiraient ses conditions d'existence. Une douleur qu'on se refuse à percevoir se tarit dans sa source et disparaît d'elle-même. » (E. Levy.)

Si nous jetons les yeux autour de nous, nous verrons ce que peut sur l'organisme humain un moral plus ou moins solidement trempé. Ainsi, par exemple frayeur, surprise, colère, inquiétude, ennui, en un mot pensées émotives de toutes natures sont le point de départ le plus ordinaire de la neurasthénie, de l'hystérie, de tous les désordres nerveux plus ou moins précis qui ne sont guère que l'histoire amplifiée de l'action des mouvements de l'âme sur notre organisme. Chez un individu craintif, peureux, la moindre secousse ébranle profondément le système nerveux, la plus légère indisposition est pénible, traînante, suivie d'un état persistant de langueur et d'atonie de tout l'être. Chez un tel homme, la crainte s'accompagne toujours de tremblement, de battements du cœur, de saisissement, de paralysie momentanée.

La tristesse mène la sécrétion des larmes, l'inappétence, des digestion pénibles, une langueur de tout l'être. L'anxiété provoque un serrement d'estomac, la pâleur de la face, l'insomnie, etc. Le trouble de la fonction créera la lésion matérielle. Puis la lésion crée, l'attention sera comme à l'affût de chaque sensation pour l'exagérer encore, et par cette application involontaire et constante, nourrira et accroîtra le travail morbide.

Chez les personnes armées de la volonté constante de se rendre inaccessible au mal, même les affections aiguës sont bénignes, la durée en est abrégée, la convalescence est plus rapide.

Dans la vie courante, en proie aux vives inquiétudes, nous pouvons en présence d'un étranger, chasser nos ir-

quiétudes au moins pour le moment, nous pouvons donc déridier notre front et ramener le sourire sur nos traits. Nous rions quand notre cœur pleure et se déchire. Nous savons retenir notre toux, maîtriser nos larmes, suspendre un besoin pressant de miction ou de défécation. Ce sont là les observations banales qui nous prouvent que vouloir est en quelque sorte pouvoir.

Les guérisons qui s'opèrent à la suite d'émotions vives, joie, peur, etc., montrent le sentiment qui renforce l'idée à tel point que l'acte s'en suit quasi automatiquement avec la vigueur et la précision d'un réflexe.

L'idée de guérir implique toujours en même temps un certain désir de guérir. On échauffera l'idée en se représentant le plaisir qu'on éprouve à se dominer soi-même, l'usage que l'on pourra faire de la santé recouvrée, etc. Tous ces sentiments attirés par l'attention atténueront peu à peu l'éclat des sentiments opposés, puis finiront par amener leur complet effacement.

Tout état affectif, sentiment, émotion, passion, est comme une accumulation de force nerveuse, d'énergie, qui veut se déverser au dehors. Elle cherche instinctivement à se frayer d'autres issues. Ainsi, l'amour rebuté devient facilement de la haine. Ainsi, une passion naissante, c'est-à-dire non satisfaite encore, semble donner plus de légèreté et plus de vivacité à tout notre être ; les conceptions de l'esprit deviennent plus promptes et plus pénétrantes, les mouvements des membres plus alertes ; les fonctions organiques elles-mêmes s'accomplissent, à coup sûr, plus aisément avec un sentiment de joie et

d'entrain. De même, l'individu en proie à la colère et qui ne peut momentanément la satisfaire sur celui qui en est l'objet, s'efforce par tous les moyens d'user l'émotion qui bouillonne en lui. Il marche à grands pas, se répand en paroles injurieuses, parfois même contre ceux qui lui témoignent de la sympathie ; il sent qu'une violence quelconque le calmerait, même exercée sur des objets inanimés. Eh bien ! ce que nous faisons ainsi d'instinct, écrit E. Levy, nous devons apprendre à le faire sciemment, et, cette fois, en vue d'un but délibérément énoncé par nous. Au lieu de laisser s'épuiser en pure perte cette somme d'énergie que représente toutes nos émotions, habituons-nous à la dériver, au moins en grande partie, au profit des idées que nous désirons faire triompher en nous ; au besoin, efforçons-nous de provoquer ces émotions favorables.



En apprenant à manier notre volonté, nous apprenons à gouverner notre manière de réagir, par conséquent à tenir éloignées de la conscience les émotions ou sensations agréables tout ce qu'elles peuvent nous donner de joie, de modérer nos passions.

En effet, le gouvernement de soi-même se traduit par une sensation d'assurance, de pouvoir : on a conscience d'être capable d'efforts de volonté. En déposant en nous par son exercice répété des habitudes de vouloir favora-

*penibles, à tirer au contraire
des émotions ou sensations*

bles, la volonté pourra déraciner les habitudes les plus fâcheuses qu'une émotion mal comprise, l'imitation, etc., ont pu développer en nous, peu à peu, d'autant plus rapidement que l'on y mettra plus d'application — la confiance en soi devient continue, les idées persistantes, les états émotifs dissolvants, les sollicitations sensorielles, les passions sont dominées. Alors, dans ce cas là, la volonté nous apprend à manier notre état moral en améliorant et en transformant notre état d'âme, notre manière d'être. Quand la maîtrise de soi devient continue on peut diriger avec la plus grande satisfaction ses sens, sa sensibilité et son intellection. A ce moment, devenu apte à commenter son énergie psychique sur une image précise, le pouvoir de la volonté agit sur le physique.

En effet, nul ne saurait nier que *notre entraînement de la volonté permet* : de maintenir ou de reconquérir notre santé, c'est-à-dire *d'augmenter la résistance de notre organisme* ; d'agir sur nos fonctions organiques en influençant notre moral sur notre physique, *car il n'est point de l'organisme sur lequel la volonté ne puisse exercer une action purement régulatrice, médicatrice, anesthésiante, en donnant à cette influence une valeur hygiénique extrêmement importante.*

La plus instante préoccupation de chacun de nous devrait être d'apprendre à vouloir. *Apprendre à vouloir c'est donc apprendre à manier notre état moral.* Les mé-

decins ont doublement besoin de savoir vouloir : Primo pour eux-mêmes ; Secondo pour leurs malades, *car la volonté bien maniée met entre les mains d'un médecin une arme thérapeutique de première valeur.*

CONCLUSIONS

CONCLUSIONS

Parmi les passions, certaines sont qualifiées de maladies, les autres se rapprochent des maladies. Les maladies altèrent notre santé. Les passions à la longue retentissent sur la santé en produisant des altérations organiques plus ou moins variables, suivant l'intensité et la durée de chaque passion.

Peut-on obtenir l'amélioration de certains états malades ou la guérison par l'action morale ?

Peut-on modifier, modérer et arrêter la passion par simple action morale, par la volonté ?

Certainement oui. *Il est des cas où l'action morale s'emploie utilement et agit mieux que toutes les médications et où rien ne peut la remplacer.*

L'influence de la médecine morale est variable d'un sujet à l'autre, puisque l'état moral d'un homme présente les caractères de subjectivité. Cette influence varie suivant l'âge de l'individu, suivant le sexe, il diffère suivant le tempérament, suivant le caractère, suivant le degré de la sensibilité, suivant les habitudes intellectuelles, physiques et morales, suivant le degré d'édu-

cation de la volonté, suivant certaines périodes. Il est variable chez les différentes races.

L'influence des émotions dépressives ou stimulantes, bonnes ou mauvaises, des suggestions étrangères, de bonne ou mauvaise santé physique de l'individu sont encore des causes de variabilité de son effet.

L'état moral de l'homme peut influencer et modifier l'organisme et toutes ses fonctions de plusieurs manières différentes selon qu'il l'affecte agréablement ou péniblement, c'est-à-dire soit sous la forme de la joie, du plaisir moral, soit sous la forme de la tristesse, de la souffrance et de la douleur morales, soit sous la forme de la crainte, de la colère, etc., etc.

Ce qui donne au traitement moral sa valeur et sa force, c'est qu'il ne fait qu'attirer à la pleine lumière de la conscience les tendances les plus intimes et les plus puissantes qui animent notre être. Il utilise l'intelligence et la raison, ces forces qui s'ignoraient elles-mêmes.

On sait que lorsque le champ de la conscience se trouve accaparé par une seule idée cette dernière exerce une influence extraordinaire sur l'individu. Cette influence réagit sur les profondeurs de l'organisme et peut y apporter soit des perturbations importantes, soit la guérison.

Tout traitement moral est en effet une tentative de redressement de la volonté puisqu'il forme l'esprit du sujet à exprimer un désir préalablement formulé par lui.

*Quelles sont les indications de la médecine,
du traitement moral ?*

Il faut avant tout s'occuper de notre état moral dans les cas où les maladies sont produites ou entretenues par nos passions. Si par une simple action morale nous par-

venons à affaiblir la passion qui nous agite, nous verrons dans un grand nombre de cas survenir au physique une amélioration sensible. *Donc, il faut contribuer à maintenir l'équilibre moral qui n'est autre chose que la santé de l'âme, que la vertu.*

En nous occupant ainsi de notre état moral nous pouvons modérer et arrêter nos passions dans leur évolution.

De même nous pouvons influencer sur notre santé en modérant les émotions, ou mieux, en les maintenant à l'état normal.

Toutes les maladies purement dynamiques du système nerveux sont justiciables de ce traitement : troubles psychiques, troubles du caractère, troubles de l'intelligence, trouble de la sensibilité, manque de la volonté.

Il en est de même des névroses, de l'hystérie, de la neurasthénie, des formes variées du névrosisme. Il convient cependant de remarquer que tous les cas de neurasthénie ou d'hystérie ne sont pas curables par le traitement psychique, moral. « Toutes les autres médications doivent graviter autour de lui et s'imprégner de suggestion. » (Levy.)

On a observé des cas d'amélioration de chorée par cette méthode.

Les troubles nerveux à manifestations isolées peuvent eux aussi être influencés par le traitement moral. Ainsi, par exemple, ce traitement est applicable dans des cas d'insomnie, de migraine, de tremblement, de tics, de malaise vague, de palpitations, de suffocations, de névralgies, de douleurs qui font souvent croire à une lésion organique, alors que le psychisme seul en est cause (ovaralgie, gastralgie).

L'impuissance, l'incontinence d'urine, les pertes sémi-

nales, l'anémie, les troubles de la menstruation peuvent aussi être modifiées par l'action du moral.

Chez les gens qui ont de l'arthrite rhumatismale le moral agit sur la douleur, sur la motilité et il exerce une action indirecte, réelle et puissante.

Dans les maladies aiguës où la première crise est suivie d'une dépression persistante et d'une demi inconscience, on manque des ressources énergétiques voulues pour appliquer le traitement moral, mais on peut cependant tâcher de chasser les pensées de découragement, de tristesse, d'anxiété, de crainte pour leur substituer des idées inverses.

En toutes circonstances le traitement moral reste un traitement symptomatique de premier ordre.

Chez l'ataxique le moral peut rendre la marche plus facile, peut calmer les douleurs fulgurantes aussi bien et souvent mieux que toute autre médication.

Chez le diabétique, le moral peut combattre la dépression des forces, la paresse intellectuelle, les douleurs, l'insomnie et rendre plus aisé l'observation du régime prescrit, etc.

Toute constipation qui n'a pas une cause mécanique peut être guérie par l'influence du moral. La guérison est souvent rapide.

Chez les dyspeptiques, le moral peut restaurer l'appétit, peut calmer les nausées, peut diminuer et même supprimer les vomissements, peut améliorer l'état nerveux qui est souvent l'origine de la dyspepsie.

De même que l'altération de la fonction organique aboutit à l'altération de l'organe, la restauration fonctionnelle peut conduire à la restauration organique.

Dans les maladies générales aiguës telles que la fièvre

typhoïde, la grippe, le moral peut relever les forces et augmenter la puissance de défense de l'organisme.

Dans la tuberculose, le moral peut modifier l'insomnie, la toux, l'inappétence, etc.

Ainsi le moral relève les forces du malade, augmente la puissance de défense de l'organisme et lui permet de lutter plus vigoureusement contre le processus morbide.

Il apparaît que la médecine moderne n'attache pas assez d'importance à la médecine morale. On voit tous les jours des praticiens distingués formuler exclusivement des prescriptions pharmaceutiques dans les cas où il faudrait s'occuper avant tout du moral des individus.

Le rôle du médecin nous apparaît d'une importance toute particulière. Le médecin aura qualité pour nous mettre en garde contre l'influence pernicieuse de certaines tendances d'esprit. Il doit après avoir recueilli et comparé toutes les circonstances propres à l'éclairer s'occuper du moral de ceux qui souffrent physiquement. Il doit porter son attention d'une manière toute spéciale sur l'état moral du malade, sur ses sensations et ses fonctions intellectuelles. Il doit contribuer à *maintenir son équilibre moral*. Il doit employer tous les moyens propres en agissant vivement surtout sur les organes des sens de son malade pour lui *influencer le calme de l'âme*. Il doit créer chez son malade *l'espérance et la confiance en la*

guérison et on verra ainsi dans un grand nombre des cas survenir au physique une amélioration sensible et quelquefois même la guérison effective.

Paris, le 27 Mai 1922.

Vu : *Le Président de la Thèse* :
GILBERT.

Vu : *Le Doyen* :
H. ROGER

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris
P. APPELL.

BIBLIOGRAPHIE

- ALIBERT (Jean-Louis). — Physiologie des passions. Paris, 1825.
- ANCELL. — Psychology. New-York, 1904.
- ANONYME. — Histoire pittoresque des passions chez l'homme et chez la femme. Paris, 1816.
- AUVARD (D^r A.). — Passionalité (l'homme de désir), Paris, 1919.
- BAIN (Al.). — *Emotions and Will*. Londres 1859.
- BEAUNIS. — Les sensations internes. Paris, 1889.
- BELOUINA (Paul). — Les passions dans leurs rapports avec la religion, la philosophie, la physiologie et la médecine légale. 4^e édit. Paris, 1873.
- BENECH (L.-V.). — Considérations sur les rapports du physique et du moral de la femme. Paris, 1819.
- BÉRARD (F.). — Doctrine des rapports du physique et du moral. Paris, 1823.
- BERGERET (L.-F.-L.). — Passions. Paris, 1878.

- BERGSON (H.). — Le parallélisme psycho-physique et la métaphysique positive. (*Bulletin de la Société française de philosophie*, juin 1901.
- BERNARD (Claude). — Introduction à l'étude de la médecine expérimentale, Paris 1865.
- BERTHIER. — Considérations physiologiques et médicales sur le plaisir. Paris, 1821.
- BONNET (A.). — Des passions considérées comme éléments des maladies. Montpelleier, 1818.
- BOIGEY (M.). — Introduction à la médecine des passions. Paris, 1914.
- BOS (G.). — Du plaisir et de la douleur. *Revue philos.*, Liv., 1902.
- BOUHÉLIER (*Saint-Georges de*). — Des passions de l'amour. Paris, 1904.
- BOUILLIER. — Du plaisir et de la douleur. Paris, 1885.
- BOURGEOIS (D^r). — Les passions dans leurs rapports avec la santé et les maladies, 3^e édit. Paris, 1871.
- BRUNETEAU (J.). — Les passionnées. Paris, 1907.
- BUISSON (F.). — *Education of the will*. Washington, 1903.
- CABANIS (P.-J.-G.). — Rapports du physique et du moral de l'homme. Paris, 1802.
- CAMPARDON (M.-J.-B.). — Du courage dans les maladies. Paris, 1819.
- CHARPENTIER. — De l'influence des passions sur la production des maladies. Liège, 1809.
- CHARPY. — De l'action de la volonté sur les muscles. Toulon, 1904.

- CHEUVIN (D^r Art.). — Du rôle de l'émotion en pathologie verbale. *Semaine médicale*, 1912.
- CHOMEL (A.-F.). — Eléments de pathologie générale. Paris, 1817.
- COLAS (Al.). — L'hypnotisme et la volonté. Paris, 1885.
Congrès des aliénistes et neurologistes.
Bruxelles, 1903 : Hystérie et morphinomanie.
- CRÉPIN (Cyobrilie T.-V.-E.). — Expression des passions sur le visage humain. Paris, 1902.
- DALCHE (D^r Paul). — Gynécologie et accidents du travail. Paris, 1922.
- DARWIN (Ch.). — L'expression des émotions chez l'homme. — *Trad. de l'ang.* 2^e édit. Paris, 1890.
- DEBROU (D^r). — Etude anatomique sur les expressions de la passion. Orléans, 1851.
- DELESTRE (J.-D.). — Etude des passions appliquées aux beaux-arts. Introduction de la physionomie. 4^e édition, Paris 1870.
- DEMENY (Georges). — L'éducation de l'effort. Psychologie, physiologie, 2^e édit. Paris, 1916.
- DENIS (Prudent Roy). — Le rire considéré dans ses rapports avec l'étude physique et morale de l'homme dans l'état sain et dans l'état malade. Paris, 1814.
- DESCARTES (René). — Des passions de l'âme. Paris T.-G. Levrault, 1824.
- DESCHAMBRE. — Le médecin. Paris, 1883.

DESCURET (J.-B.-F.). — Les passions considérées dans leurs rapports avec les maladies, les lois et la religion. Paris, 1841.

— Les merveilles du corps humain. Paris, 1856.

DIDE (D^r M.). — Les émotions et la guerre. Paris, 1918.

DUBOIS (D^r Paul). — Les psychonévroses et leur traitement moral. Paris, 1904.

DUMAS (D^r G.). — La tristesse et la joie. Paris, 1900.

DUMAS et MALLOIZET. — De l'expression de polyglandulaire des émotions. Paris, 1910.

DUPRÉ. — *Revue scientifique*, 29 nov. 1918.

DURKHEIM. — La détermination du fait moral. (*Bulletin de la Société française de philosophie*, avril et mai 1906.

DURVILLE (G.). — Les nerveux. Paris, 1921.

DURVILLE (H.). — Le cœur et la volonté. Paris, 1921.

DUSOURD. — Traité pratique des maladies des femmes. Paris, 1847.

ETTMULLER. — Dissertation de irà. Leipzig, 1709.

EYMIEU (Antonin). — Gouvernement de soi-même. Paris, 1921.

FABRÉ (M.). — Métrorragies, émotions. Paris, 1921.

FABRÉ. — Essai sur les facultés de l'âme considérées dans leur rapport avec la sensibilité et l'irritabilité de nos organes. Amsterdam et Paris, 1785.

FALCONNER (W.). — De l'influence des passions sur les maladies du corps humain. Paris, 1787.

FEUCHTERSLEBEN. — L'hygiène de l'âme, hygiène morale. Paris, 1904.

- FÉRÉ (Ch.). — La pathologie des émotions, études physiologiques et cliniques. Paris, 1892.
- FALLET (D^r). — Influence du médecin sur le physique par le moral. Paris, 1856.
- FREDAULT (P.). — Les passions dans leurs rapports avec la santé et les maladies. Paris, 1870.
- FREUD (D^r Sigm.). — Introduction à la psychoanalyse. Trad. de l'allemand. Paris, 1922.
- GALLIEN. — Traité des passions de l'âme et de ses effets. Trad. française. Paris, 1914.
- GARDAIR (G.). — Philosophie de Saint Thomas. Les passions et la volonté. Paris, 1892.
- GOT (Ch.). — Comment guérir les maladies du jugement passionnel. Paris, 1914.
- GUITARD (M.). — Des passions considérées dans leurs rapports avec la médecine. Paris, 1808.
- HECHEL (D^r Francis). — De l'émotion aux troubles nutritifs. Paris, 1917.
- HIPPOCRATE. — Œuvres complètes. Trad. par E. Littré. Paris, 1839.
- HUFELAND. — L'art de prolonger la vie. Paris, 1896.
- HUME (David). — Dissertation sur les passions. Trad. de l'anglais. Amsterdam, 1759.
- HUME. — *Treatise of Human Nature*. Trad. de l'anglais. Paris, 1878.
- JACOT (G. C.). — Le pouvoir de la volonté sur soi-même. Paris, 1921.
- JAMES (Wm.). — La théorie de l'émotion. Traduit de l'anglais. Paris, 1902.

- JAMES (G.-P.-R.). — *A book of the passion*. Paris, 1839.
- JANET (D^r P.). — Les médications psychologiques ; études sur les méthodes de la psychothérapie. Paris, 1919.
- JANET et RAYMOND. — Les obsessions. Paris, 1903.
- KLINGBERG. — *Skandinavisk literaturselskabs sicerifter*. 18 de Aargang, 1813.
- LA BOULAGE. — De la passion et du bien-être matériel considéré dans ses effets sur les maladies des peuples et des individus. Paris, 1846.
- LALBMANT (P.). — Essai sur le mécanisme des passions en général. Paris, 1751.
- LANDIE (Ed.). — Propositions philosophiques sur la santé, les maladies et les remèdes. Paris, 1825.
- LANGE (Carl.). — Etude psychophysiologique des émotions. Trad. d'après l'édit. all. Paris, 1895.
- LAVRAN (D^r H.). — Traitement de la volonté et psychothérapie. Paris, 1907.
- LARIVIÈRE (Ch.). — De l'influence des agents moraux et de leur mode d'action sur l'organisme. Paris, 1855.
- LE CONUS (An.). — Médecine de l'esprit. Paris, 1753.
- LÉTOURNEAU (D^r). — Physiologie des passions. Paris, 1868.
- LÉRI. — Commotions et émotions de guerre. Paris, 1918.
- LIÉBAULT. — Thérapeutique suggestive. Paris, 1891.
- LÉVY (E.). — L'éducation rationnelle de la volonté, son emploi thérapeutique. Paris, 1907.

- LORDAT (J.). — Théorie physiologique des passions humaines. Montpellier, 1853.
- MACHENSIE (C.). — *The passionate Eloquent*. London, 1912.
- MAILLARD (F.). — Les passionnées du livre. Paris, 1894.
- MALAPERT. — Les éléments du caractère. Paris, 1897.
- MALEBRANCHE. — De la recherche de la vérité. 1674.
- MAN (G.-A.). — La volonté dans la vie VII^e et X^e conférence (La volonté et la santé, culture de la volonté). Paris. 1912.
- MANTEGAZZA. — La physionomie et l'expression des sentiments. Paris, 1885.
- MANTEGAZZA (P.). — *Fisiologia des piacere*. Trad. fr. Paris, 1886.
- MARAT (J.). — De l'homme. Amsterdam, 1775.
- MARTIN (R.-P.). — Des passions suivant les âges et leurs effets sous le point de vue médical. Paris, 1819.
- MARTIN jeune. — De l'habitude, de son influence sur le physique et le moral de l'homme. Paris, 1843.
- MARÉES (V. de). — *De animi perturbationum in corpus potentia*, 1775, *Ludwig. scriptores neurolog. minores*. T. IV.
- MASSE (J.). — Médecin morale des passions (La colère). Paris, 1857.
- MAUCLAIR (C.). — Les passionnées. Paris, 1911.
- MAUDSLEY (H.). — *Body and Will, being an essay concerning will in its metaphysical, physiological and pathological aspect*. London, 1883.

- MEDITCH. — Théorie de l'intelligence chez Schopenhauer (Chapitre V : L'intelligence et^e la douleur). Paris, 1922.
- MEIER (Mathias). — *Die Letre* (la théorie de Thomas d'Aquin sur les passions de l'âme. Munster, 1912.
- MIGNARD (M.). — La joie passive Paris, 1909.
- MONBIOT (G.). — Emotions et aménorrhée. Paris, 1920.
- Mosso (V.). — Influence des émotions sur la force des muscles. Pisc, *Admin. des archives ital. de biologie*, 1908.
- NAHLOWSKY. — *Das gefühlleben in seinem wesenthichsten Erscheinungen und Beziehungen*. Leipzig, 3^e édit. 1884.
- NIETZSCHE. — La volonté de puissance. Trad. all. Paris, 1903.
- OLLIVIER. — La puissance de la volonté dans les maladies et au cours des épidémies. Toulon, 1886.
- PAJOT (de L.). — Dissertation médico philosophique sur les effets de la passion du jeu sur la santé de l'homme. Paris, 1893.
- PARE (A.). — Introduction à la grande chirurgie. Paris, 1840.
- PAULHAN (Fr.). — Les caractères. 1894.
- PAULHAN. — La volonté. Paris, 1903.
- PEYREBRUNE. — Les passionnées. Paris, 1900.
- PICHON (G.). — Etudes de psychologie et l'hygiène sociale. Paris, 1891.

- PITRES. — Séméiologie des obsessions et des idées fixes. Bordeaux, 1897.
- PLESSNER (P.). — *Die Lehre von den Leidenschaften bei Descartes*, 1888.
- PROAL. — Le crime et le suicide passionnés. Paris, 1900.
- RENDU. — Le passionné. 1906, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} avril 1887 : Le plaisir et la douleur ; *Revue philos.* I 1876 : La cause de la douleur et du plaisir ; *Revue philos.* XXXVI, 1898. La sensation de plaisir.
- RIBES. — Hygiène thérapeutique. Paris, 1860.
- RIBOT (Th.). — Les maladies de la volonté. 2^e édit. Paris, 1884.
- Essai sur l'imagination. Paris, 1900.
- Essai sur les passions. Paris, 1907.
- RODET (P.). — Morphisme et morphinomanie. Paris, 1897.
- SENE (J.-A.-E.). — De l'habitude. Essai physiologique. Paris, 1812.
- SCHACK. — La physionomie chez l'homme et chez les animaux dans ses rapports avec l'expression des émotions et des sentiments. Paris, 1887.
- SIBBERN. — *Om Forholdet mellem Sjæl og Legeme*, 1849.
- SOLLIER (P.). — L'hystérie et son traitement. Paris, 1901.
- SPENCER (H.). — *Principales of Psychology*. Londres, 1885.

- SUPER (Charles-Wm.). — *Wisdom and will in education*.
Harrisburg, 1902.
- SURBLED (G.). — La volonté, étude de psychophysiologie. Arras, 1894.
- SYGDOMSAARSAGER. — *Om Betydning af Sinds bevægelse*.
1884.
- TISSOT. — Maladies des nerfs. Paris, 1778.
- VENMEIL (A.). — Le médecin du corps et de l'âme. 1865.
- VOITURIER (Dr J.). — Expression des émotions et la physiologie. Extrait de la *Revue de Lille*, mai 1906.
- WUNDT. — De l'expression des émotions. *Deutsche Rundschau*, avril 1877.
- ZIMMERMANN (G.). — Traité de l'expérience en général et en particulier dans l'art de guérir. Trad. de d'Allem. Paris 1774.
-

REMARQUES PRELIMINAIRES.....	9
Première partie : LES PASSIONS.....	15
CHAPITRE PREMIER. — Définition des passions, nos besoins et division des passions.....	17
CHAPITRE II. — Causes des passions.....	25
CHAPITRE III. — Evolution des passions.....	33
CHAPITRE IV. — Les passions et la physionomie..	39
CHAPITRE V. — Retentissement des passions sur l'organisme.....	43
CHAPITRE VI.....	53
Quelques passions :	
CHAPITRE VII. — La passion amoureuse.....	57
CHAPITRE VIII. — L'envie et la jalousie.....	63
CHAPITRE IX. — L'ambition.....	69
CHAPITRE X. — La passion de l'étude.....	73
CHAPITRE XI. — La passion du jeu et des courses..	75
CHAPITRE XII. — La passion des boissons alcooliques.....	79

CHAPITRE XIII. — La passion des poisons.....	83
<i>Deuxième partie : LES EMOTIONS.....</i>	87
CHAPITRE PREMIER. — De l'émotion.....	89
CHAPITRE II. — La joie.....	99
CHAPITRE III. — La tristesse.....	105
CHAPITRE IV. — La peur et la crainte.....	111
CHAPITRE V. — La colère et la rage.....	119
CHAPITRE VI. — Embarras, impatience et désap- pointement.....	125
<i>Troisième partie : LA VOLONTÉ.....</i>	127
DE LA VOLONTÉ.....	129
<i>Conclusions.....</i>	141
<i>Bibliographie.....</i>	149

ANGOULÊME
IMPRIMERIE CHARENTAISE A. OLIVIER ET C^e